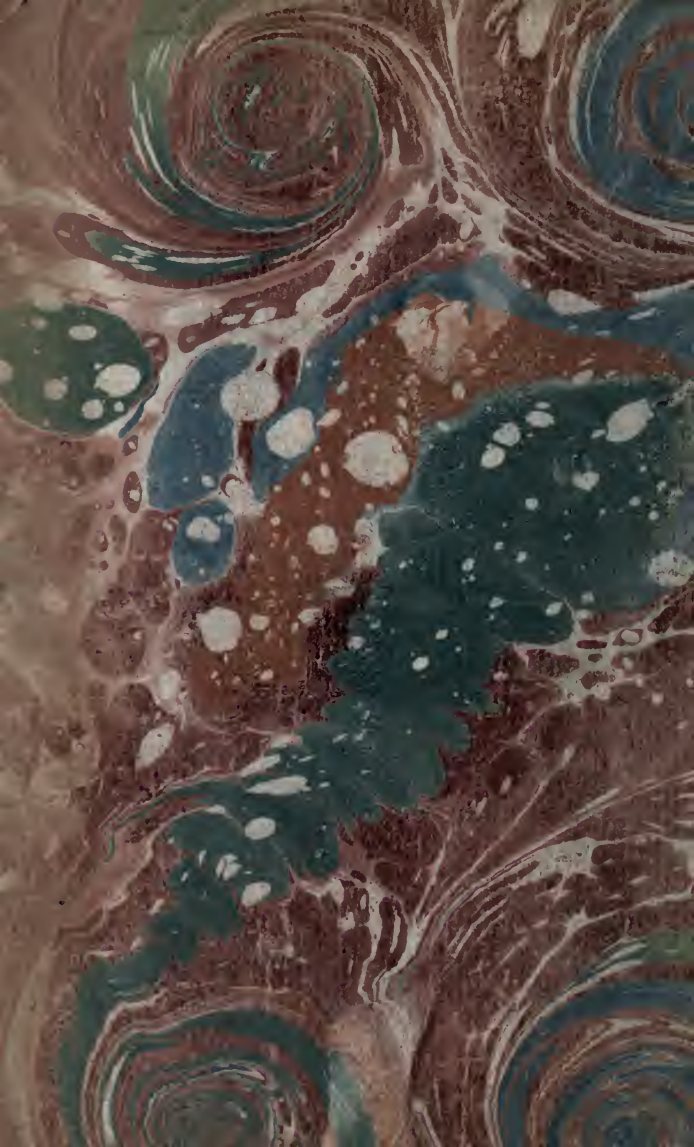
3 1761 04360 7324



ŒUVRES

COMPLETTES

DE

*M. LE C. DE B****

TOME II.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. L'E C. DE Z***

TOME II.

ŒUVRES
COMPLETTES
DE
M. LE C. DE B***
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

DERNIERE ÉDITION.

..... *Fiunt Oratores.* CIC.

TOME SECOND.

A LONDRES.

M. DCC. LXVII.

PQ
1957
B45
1767
v.2

TABLE
DES PIÉCES
Contenues dans ce ſecond Volume.

RÉFLEXIONS ſur les Paſſions, *Page* 1
Lettres à Madame la C. D*** 1
Suite des Réflexions ſur les Paſſions, 12
Le nouvel Éliſée, à M. DE*** 24
Réflexions ſur la Métromanie, 31
L'Inconſtance pardonnable, *Ode Anacréontique*, 43
Premiere Soirée, 45
Portrait de l'Amour, 50
Seconde Soirée, 52
Le Temple du Plaiſir, 58
Troiſiéme Soirée, 62
Lettre du Chevalier DART... à Milord VAL... *idem*
Quatriéme Soirée, 76
Lettre de Madame DEST... au Chevalier DART... 78
Lettre du Chevalier DART.... à Madame DEST... 82
Souper d'Été, 88
Réflexions ſur la Curioſité, 92

Réflexions sur le Goût de la Campagne, 112
Discours prononcé à l'Académie Françoise, par l'Auteur, le jour de sa Réception, 124
Réponse de l'Auteur au Discours de Réception de M. DUCLOS, 134
Complimens faits à Versailles par l'Auteur, Directeur de l'Académie Françoise, 143

PIÉCES ADRESSÉES A L'AUTEUR.

ÉPITRE à Son Excellence M. l'Abbé C. de B***, sur la conduite respective de la France & de l'Angleterre, 149
Epître à M. le C. de B***, 165
Epître à M. le C. de B*** après sa retraite du Ministere, 172
Le Retour d'Apollon, à M. le C. de B***, 179
Vers pour mettre au bas du Portrait de S. E. M. le C. de B***, 180

FIN DE LA TABLE.

RÉFLEXIONS

RÉFLEXIONS
SUR LES PASSIONS.

AVERTISSEMENT.

NOUS naiſſons tous avec des paſſions : la différence des états & des tempéramens empêche qu'elles n'éclatent avec la même vivacité. Ainſi tous les cœurs enferment en eux les principes des paſſions : le hazard de l'éducation & de la naiſſance s'oppoſe à leurs effets, ſans en détruire la nature. Je me ſuis propoſé depuis long-temps de les approfondir, & d'écrire ſans beaucoup d'ar-

rangement toutes les réflexions qui naîtront de mon ſujet. L'amour eſt la premiere paſſion qui ſe fait ſentir : on peut même dire qu'elle eſt la plus générale. Les bornes de ſon règne ſont celles de la nature ; ſa durée ſera celle du monde : ainſi je ne pouvois, ſans renverſer l'ordre des choſes, écrire ſur les Paſſions, & ne pas ranger l'Amour à la tête de toutes les autres.

LETTRE
A MADAME LA C. DE***

VOUS voulez ſçavoir, Madame, ce que je penſe ſur l'amour : c'eſt vous expoſer à entendre tout ce que vous faites ſentir. Pourquoi demandez-vous à être éclairée ſur votre ouvrage ? Ne vous ſiéroit-il pas mieux de deviner mes ſentimens, que de me forcer à les développer ? N'importe, je ne vous refuſerai point le plaiſir malin que vous cherchez ; & tantôt en philoſophe, tantôt en amant, je vais conſulter mon cœur : j'écrirai ſans art & ſans méthode ce qu'il me dira de l'amour. N'attendez pas qu'il m'en parle toujours avantageuſement : vous ſçavez trop combien j'ai ſujet de m'en plaindre ; mais ne croyez pas auſſi que par vengeance je cache des grâces que vous faites ſi bien ſentir. J'expoſerai ſes défauts & ſes vertus ; & par-là,

Madame, je trouverai le moyen de vous donner des leçons, & en même temps de vous faire ma cour. Je ſouhaite que mes réflexions ſoient dignes de vous, de l'amour & de moi; & que dans cent ans & plus, nous nous retrouvions tous trois enſemble.

Il faut avoir un cœur pour ſçavoir aimer: les ſens ne ſuffiſent pas. Le tempérament conduit par l'eſprit, peut mener juſqu'à l'amour. Nous naiſſons tendres ou voluptueux; la nature donne à tous les cœurs un goût pour le plaiſir, & quelquefois un penchant inévitable vers l'amour. Ce ſont les heureux qui reçurent avec ce goût piquant du plaiſir, la délicateſſe fine qui l'aſſaiſonne. Mais les ames que l'amour a choiſies pour aimer, doivent paſſer rapidement & ſans relâche, des grands plaiſirs aux grandes peines. Leur agitation ſera toujours nouvelle, & toujours extrême.

Connoiſſez-vous un feu qui prend toutes les formes que le ſouffle lui donne, qui s'irrite, qui s'affoiblit, ſelon que l'impreſſion de l'air eſt plus vive ou plus modérée? Il ſe ſépare, il ſe réunit, il s'abaiſſe, il s'éleve: mais

le ſouffle puiſſant qui le conduit, ne l'agite que pour l'animer, & jamais pour l'éteindre: l'amour eſt ce ſouffle; nos ames ſont ce feu.

Il eſt des climats où l'amour régne par choix; un beau ciel, un air tempéré, des campagnes fécondes & riantes, attirent l'Amour, & ſemblent l'avoir fixé. Son temple eſt partout où la nature eſt belle: fils docile & reconnoiſſant, il ſuit en tous lieux ſa mere. La fontaine de Vaucluſe, le tombeau de Laure, les rives du Lignon, ſont les lieux charmans qu'il habite: les déſerts de la Sibérie, les glaces éternelles de la Norwege, ſont les théatres affreux de ſes exils: ils ne furent jamais le ſiége de ſon empire. Un Provençal, un Portugais naiſſent amoureux: un Lapon commence par être brutal: il peut devenir emporté, mais jamais tendre. La beauté & la richeſſe d'un climat prêtent infiniment à la douceur des mœurs; la tempérie de l'air influe ſur les caracteres. Il faut être doux pour être amant; mais la vivacité n'ôte rien à la tendreſſe. Les amans véritables reſſemblent

aux fontaines abondantes ; elles ſont vives, mais elles ſont douces.

Il n'eſt rien de ſi commun que de parler d'amour ; il n'eſt rien de ſi rare que d'en bien parler. Le cœur qui le ſent, le définit bien mieux que l'eſprit qui l'imagine. Demandez à un amant ce que c'eſt que l'amour : Sentir & deſirer, vous répondra-t'il en deux mots. Mais ſes yeux, ſa phyſionomie, tout en lui vous expliquera ſa définition. Un homme d'eſprit pourra vous répondre la même choſe, ſans vous éclairer de même. En un mot, un amant qui parle d'amour, vous en fait éprouver les mouvemens ; l'homme d'eſprit ne vous les fait qu'enviſager.

J'ai aimé : mon ſilence avoit appris à ma maîtreſſe ce que je devois lui dire ; j'allois parler, elle m'avoit déja entendu. On ne ſe trompe point ſur un amour véritable. Il s'éleve en nous, en la préſence de ce qui nous aime, une voix ſecrette, un mouvement involontaire qui ne trahit jamais. Nos cœurs ſe connoiſſent mieux encore en amour, que nos yeux aveugles & inſenſibles ſur les dehors

affectés : rien de feint, rien d'apprêté ne les touche, la passion seule peut arriver jusqu'à eux. L'esprit n'est pas de même ; il se trompe sur tout ce qui le flatte, & souvent il entraîne le cœur sans le persuader.

La coquetterie sauve ordinairement les femmes des grandes passions, & le libertinage en garantit presque toujours les hommes. Il faut penser modestement de soi-même pour aimer sincerement ; il faut être sage pour aimer long-temps : la plupart des femmes se rendent, & n'aiment point : le grand nombre des hommes jouit sans s'attacher. Les amans véritables n'ont d'autre vanité que celle de s'être enchaînés mutuellement, & d'autre plaisir que celui de jouir de leur défaite.

Un amour ordinaire est la plus foible de toutes les passions. L'espérance du plaisir le soutient, son approche l'affoiblit, son arrivée l'anéantit absolument. Tout est complaisance, tout est sacrifice dans une passion médiocre. On flatte une maîtresse, on approuve ses goûts, mais on ne sçauroit les prendre. Un amour foible ne devroit durer qu'un jour :

la bienſéance & les égards en font un martyre.

Une véritable tendreſſe, un goût éprouvé, un goût ſincere & réciproque commande à toutes les autres affections de l'ame : c'eſt un embraſement qui conſume juſqu'à leur racine ; & ſi le véritable amour ne détruit pas toutes nos paſſions, il en fait du moins ſes eſclaves : il leur commande avec autorité, elles lui obéiſſent ſans réſiſtance.

Le monde, aux yeux d'un amant, ne conſerve jamais la même face : il change avec l'état de ſon cœur. Eſt-il heureux ? tout eſt riant, tout eſt tranquille. La nuit devient plus belle mille fois que le jour; ſes ténébres ſont des voiles charmans où les plaiſirs ſe cachent pour ſéduire : ſon ſilence devient le langage du bonheur même : tout eſt animé. Les ſaiſons amenent de nouveaux plaiſirs avec de nouveaux jours ; l'Univers enfin devient le théatre de la félicité. Eſt-il malheureux ? les élémens ſont bouleverſés ; le jour n'eſt plus qu'une nuit funébre ; la pointe des plaiſirs devient celle de la douleur ; ce n'eſt plus cet air pur, cette

nature riante & parée : le caprice d'une maîtreſſe a renverſé ce bel ordre : c'eſt un nouveau ciel, ce ſont d'autres étoiles.

Le monde eſt bien petit aux yeux d'un amant. Sa maîtreſſe, les habits qui la touchent, le lieu qui l'enferme, l'air qui l'embraſſe ; voilà le monde entier, voilà le vaſte univers.

Si tous les hommes étoient amans, les ſociétés ne ſeroient compoſées que de deux perſonnes, de celui qui aime, & de celle qui eſt aimée. De tous les liens qui nous uniſſent à nos familles, à nos amis, à nos intérêts, à notre gloire, à nos plaiſirs, l'amour ne fait qu'une ſeule chaîne, qu'il attache fortement à notre cœur, & c'eſt la main de l'amante qui la gouverne.

Aimer, c'eſt n'aimer rien de tout ce qu'on chériſſoit dans l'indifférence : aimer, c'eſt prendre l'eſprit de ſa maîtreſſe, & penſer d'après elle ; c'eſt voir par ſes yeux, ſentir par ſon cœur ; en un mot, c'eſt changer de naturel, & devenir tout ce qu'elle eſt.

Paſſion terrible & emportée qui obſcurcit

la raiſon, qui la fait ſervir à nos fureurs, qui la force de déifier nos folies; paſſion noble & généreuſe, qui réveille en nous l'amour de la gloire, la probité endormie, la délicateſſe émouſſée. L'amour enfin n'a point de formes; mais il eſt capable de les prendre toutes. Ses vertus & ſes vices lui ſont également étrangers. L'eau retient la figure du vaſe qu'elle remplit: nos maîtreſſes nous rendent tout ce que nous ſommes.

Vous, qui êtes appellés au gouvernement des peuples, fuyez l'amour. Nés pour commander, vous ſerez eſclaves; & ſi l'objet qui vous ſéduit n'eſt pas l'image de la vertu, comme il eſt à vos yeux celle de la beauté, vous verrez chanceller votre trône: peut-être ſerez-vous écraſés ſous ſes ruines. L'amour n'eſt fait ni pour les Rois, ni pour le peuple: les Rois ont trop de devoirs, le peuple a trop de beſoins. L'amour eſt le ſeul bien qu'on ne peut apprécier; l'amour eſt le ſeul mal auquel on ne trouve point de remede. Peignez-le comme un monſtre dangereux, repréſentez-le comme un Dieu bienfaiſant, vous le trou-

verez tout entier dans l'un & l'autre de ces portraits.

Aimez une femme qui ne ſera que belle, votre amour finira. Les grâces, les agrémens du corps ſont limités; la meſure de votre curioſité ſera celle de votre tendreſſe. Joignez de l'eſprit à ſes charmes extérieurs, à ſes charmes que la jouiſſance détruit, vous les verrez ſe multiplier, ſe répandre & s'animer à chaque inſtant. L'eſprit eſt à la beauté, ce que la roſée du matin eſt aux fleurs. Mais ſi vous découvrez entre l'eſprit & les grâces, des caprices, de la bizarrerie, de la vanité, de la jalouſie, de l'humeur, fermez les yeux ſur vos occupations & ſur vos devoirs; je vous le prédis, vous aimerez toute la vie. C'eſt jouir de trois perſonnes en une ſeule, que d'avoir une maîtreſſe qui raſſemble les agrémens, l'eſprit & les caprices.

La diſpute des brunes & des blondes a été inventée par les voluptueux; les amans ne ſçauroient la décider: les uns choiſiſſent avec réflexion, les autres aiment ſans délibérer. Ce ne ſont pas préciſément les beaux yeux

noirs & les beaux bleus qui renverſent les têtes, qui troublent les cœurs ; ce ſont ceux qui parlent le mieux le langage de notre ame : la beauté plaît, la phyſionomie entraîne.

La jalouſie eſt l'aliment & le poiſon de l'amour. C'eſt elle qui fait les amans délicats & les maîtreſſes emportées. Quand elle eſt douce & modérée, on ne l'entend ſe plaindre qu'avec retenue, on ne la voit ſoupçonner qu'avec précaution : auſſi enfant que l'amour, elle ſe joue avec lui, & le corrige en badinant : c'eſt ſous cette forme, c'eſt ſous ces traits qu'il faut l'admettre dans un commerce tendre. Fuyez-la, quand, ſur les pas des furies, elle ſe précipite un poignard à la main, quand elle gémit, quand elle crie auprès du tombeau qu'elle a creuſé, & qu'elle mêle ſon ſang avec celui qu'elle a fait répandre. Aſtrée inquiéte eſt bien plus aimable que Médée furieuſe. Il faut être délicat, & jamais jaloux : la délicateſſe eſt toujours tendre ; la jalouſie eſt ſouvent cruelle.

La plupart des hommes & des femmes ſe reprochent mal-à-propos leurs infidélités. Ils

ſe juroient autrefois un amour vif, un amour que la ſympathie avoit aſſorti. Infideles à la vérité qu'ils atteſtoient alors, doivent-ils s'étonner aujourd'hui de devenir perfides en amour ? On n'aime guere dans le monde, mais on s'amuſe. Parler ſérieuſement de l'amour, c'eſt tomber dans le ridicule. Cependant, aux yeux de la véritable probité, un amant & un ami infideles ſont également mépriſables. Ceſſer d'aimer par inconſtance, eſt un défaut dans la nature : trahir ce qu'on aime, eſt toujours un vice dans l'amant.

M. DE *B*** à qui une Dame connue par ſa beauté & ſon mérite, a demandé une définition de l'amour, lui répondit par ces vers.*

Qu'eſt-ce qu'Amour ?

C'eſt un Enfant, mon maître,
Et qui l'eſt, belle Iris, du Berger & du Roi.
Il eſt fait comme vous, il penſe comme moi ;
Mais il eſt plus hardi peut-être.

SUITE
DES RÉFLEXIONS
SUR LES PASSIONS.

QUE de reproches ne m'a-t'on pas fait d'avoir écrit sur l'amour, & qu'il seroit long d'y répondre ! Pourquoi choisir une matiere épuisée ? pourquoi s'exposer à des répétitions nécessaires ? quelle manie enfin, m'a-t'on dit, de vouloir traiter un sujet aussi puérile & aussi dangereux ? Voilà bien des crimes ; voici peu d'excuses. Premierement je voulois écrire sur les Passions ; il n'y a rien, je pense, d'extravagant dans ce projet : il me paroît que de commencer par celle de l'amour ou de l'avarice, est encore une chose très-permise. Mais il est des oreilles que le seul nom d'amour effarouche ; il est des hommes, qui par tempérament ou par vengeance, frémissent de l'entendre : que répondre à ces ames délicates ? Deux choses : c'est un malheur qu'on

ait rangé l'amour au rang des grandes paſſions ; il eſt triſte que la fantaiſie me ſoit venue de l'approfondir. A l'égard des répétitions où j'ai couru riſque de tomber, je demande ſi des Juges ſenſés condamneroient un Peintre pour avoir repréſenté le Soleil en plein midi, dans ce moment heureux où il ſemble éclairer la nature entiere, & briller généralement à tous les yeux.

Ce grand aſtre, dont la lumiere
Enflamme la voûte des cieux,
Semble, au milieu de ſa carriere,
Suſpendre ſon cours glorieux :
Fier d'être le flambeau du monde,
Il contemple du haut des airs,
L'Olympe, la terre & les mers,
Remplis de ſa clarté féconde ;
Et juſques au fond des enfers,
Il fait rentrer la nuit profonde,
Qui lui diſputoit l'univers.

L'amour reſſemble au Roi des aſtres : il eſt connu, il eſt peint dans toutes les parties du monde ; & c'eſt cependant encore le ſujet le plus heureux, le plus utile & le plus sûr de

plaire. Le goût que nous avons pour la nouveauté, s'étend moins sur les matieres que sur la maniere de les traiter. N'épuisons point notre imagination à créer un nouvel ordre de choses, approfondissons celles qui sont connues, peignons-les d'une main hardie; & sans y penser, nous deviendrons de grands peintres, & des peintres originaux. J'ai une autre réponse à faire, & la voici. On me demande comment il est possible qu'un homme fait pour vivre dans le grand monde, puisse s'amuser à écrire, à devenir Auteur enfin? Je réponds, que s'il n'est pas honteux de sçavoir penser, il ne l'est pas non-plus de sçavoir écrire; & qu'en un mot, ce sont moins les ouvrages qui déshonorent, que la triste habitude d'en faire de mauvais. Mais du moins, dira-t'on, vous courez de grands risques. Sont-ils si grands, après tout, quand on connoît ses forces? Quand on n'entreprend rien de trop élevé, on peut entrer hardiment dans une carriere dont on a borné l'étendue. D'ailleurs je suis ennuyé d'être perpétuellement entraîné par ce que j'appelle le tourbillon du jour,

jour, je veux dire, cet enchaînement perpétuel de plaisirs, de devoirs, de jeux, de spectacles, qui laissent à peine le tems d'être un moment avec soi-même, & qui communiquant à notre ame le trouble qui régne dans le monde, la rend incapable de saisir ses ridicules, & d'approfondir ses erreurs. Il faut que tout homme d'esprit ait son observatoire, où tranquille, & n'entendant que de loin le tumulte séduisant de Paris, il s'accoutume à connoître les hommes en étudiant son propre cœur. On pourroit conclure de cette réflexion, qu'observateur rigoureux, j'ai tourné de bonne heure mon esprit vers la satyre ou la mélancolie : ce jugement seroit bien injuste. Sans être heureux, mon cœur est tranquille, & je laisse à mon imagination le soin de mes plaisirs. Il est vrai qu'en ouvrant les yeux sur la scene de ce monde, l'ingratitude est le premier objet qui les a frappés ; mais après quelques momens de sensibilité & de douleur, j'ai vu plus de folie que de méchanceté dans les hommes ; & je me suis accoutumé à commercer avec eux,

& à rire innocemment de leurs extravagances. Tous mes écrits annonceront cette façon de penſer, ou plutôt cette faculté de ſentir; je n'offrirai que des tableaux rians: une raiſon aimable, une folie douce ſeront les Muſes que j'invoquerai; & peut-être, par une nouveauté qui ne peut être dangereuſe, je peindrai la vertu au milieu des plaiſirs, nous ouvrant des routes inconnues aux Socrates. Si cette maniere d'écrire, ſimple, libre, & ſouvent poétique, a le malheur de déplaire aux Écrivains ſenſés dont la France abonde aujourd'hui, j'avouerai modeſtement que l'eſprit de philoſophie & de juſteſſe, qui s'eſt, dit-on, répandu ſur le ſiécle préſent, n'a fait que paſſer rapidement devant moi, pour aller éclairer des hommes infiniment plus méthodiques. Mais malgré les progrès de la raiſon, il reſte encore dans le monde une troupe de fous & de folles, qui crient à l'ennui, qui ſe plaignent qu'avec tout le bon ſens du monde, on les fatigue, on les endort; qui diſent qu'à la vérité on écrit ſagement aujourd'hui, correctement même,

mais qu'après tout, l'imagination n'eſt pas ſatisfaite ; qu'on voudroit bien s'amuſer quelquefois aux dépens de la méthode ; & qu'après avoir vu voler terre à terre les colombes, on aimeroit à ſe perdre dans les nues avec les aigles. Je connois, par exemple, une de ces aimables étourdies, à qui le ciel donna en imagination tout ce que les autres femmes ont en papillonnage, en babil, en coquetterie, dont l'eſprit a la faculté de certains verres, je veux dire, celle de reproduire les objets juſqu'à l'infini. Une ſeule idée qui la frappe, en réveille une foule d'autres : polie avec les galans du monde, bonne & indulgente avec les ſots, vive juſqu'à l'emportement avec les gens d'eſprit, tranquille en apparence, ſon ame reſſemble à cet argent vif & mobile, qui, au moindre mouvement, s'ébranle dans toutes ſes parties. Préſentez à une femme de ce caractere un livre peſamment écrit, & un amant ſexagenaire, vous l'embarraſſerez, je vous jure, ſur le choix.

Ainſi, comme il faut plaire, autant qu'il eſt poſſible, à tout le monde, je demande d'a-

vance permiſſion d'écrire pour les fous de ma connoiſſance ; bien réſolu dans la ſuite de faire ma cour aux ſages que je ne connois pas. J'appelle fous, tous ceux qui ont les paſſions vives ; & l'on peut remarquer qu'il ſeroit heureux pour les Écrivains dans tous les genres, de les avoir reçues du ciel vives & bouillantes ; car le génie ſuit toujours les paſſions impétueuſes. Me voilà rentré heureuſement dans mon ſujet, dont je ne veux plus m'écarter.

Un Amériquain de mes amis, qui a de l'eſprit & de l'uſage du monde, mais qui n'a pas perdu dans ſon commerce ce jugement sûr, cette hardieſſe dans les penſées, & ce tour figuré dans l'expreſſion, que la nature ne refuſe pas même aux Sauvages, me diſoit l'autre jour en liſant mes réflexions : Qu'entendez-vous par cet amour, dont on fait tant de bruit en France ? Quel eſt-il ce Dieu, dont Paris entier paroît être le temple ? Tous les arts s'empreſſent à conſacrer ſes miracles, & même ſes erreurs ; le marbre s'anime & le reproduit ; la toile reſpire & fait ſortir ſes

traits ; les théatres retentiſſent de ſes louanges ; la muſique entraîne doucement les cœurs juſqu'aux pieds de ſon trône ; la poéſie enflamme l'eſprit, & le remplit de ſes douces chimeres. Quel ennui dans vos ſociétés, ſi cet amour vif & piquant ne vient folâtrer avec vous, s'il ne réveille la pareſſe de vos Dames, & s'il ceſſe de préſider à ces jolis riens qu'elles écoutent avec tant d'avidité ! Le deſir de plaire, qui rend les Françoiſes ſi aimables ou ſi ridicules, eſt immortel parmi vous : il ôte, depuis quinze juſqu'à trente ans, l'envie, je dirai même, le beſoin du repos. Qu'une jeune perſonne plaiſe au bal pendant douze nuits de ſuite, je vous jure que ſes inſomnies ne la changeront pas, & que ſa vanité flattée fortifiera la délicateſſe de ſon tempérament. N'eſt-elle plus aimée pour ſa perſonne, elle voudra l'être pour de l'eſprit, pour des mines, quelquefois même pour des grimaces : en un mot, il ne ſe met pas un ruban, pas une mouche dans le monde, que ce ne ſoit au nom de l'amour. Je remarque d'ailleurs que votre amour françois eſt l'ame du

commerce ; que le Dieu des modes le ſuit ; qu'il invente tous les jours de nouvelles parures, tire des mines de nouveaux diamans, file de nouvelles étoffes, & broye avec adreſſe un fard imperceptible, & des couleurs moins étrangeres aux viſages. Je ne vois rien enfin de ſi univerſellement répandu, de ſi généralement connu, que l'amour : & cependant, l'autre jour une femme du monde de trente-cinq ans, à qui j'en voulus parler, me dit d'un air moitié dédaigneux, moitié innocent : En vérité, je n'entends pas ce que vous voulez me dire, j'ignore abſolument ce langage. Comment ! tout ſe fait en France pour l'amour ou par l'amour, & vos femmes feindront toujours de le méconnoître ? Quel contraſte ! quel ridicule ! Expliquez-moi, de grace, cette bizarrerie : d'où vient, continuoit-il de me dire, qu'en Europe, & ſur-tout en France, il faut, pour plaire aux femmes, dreſſer un autel devant elles, brûler perpétuellement un encens qu'elles ne trouvent preſque jamais groſſier, & de tous leurs défauts faire autant de Divinités qu'on adore ?

Eſt-ce que réellement vous auriez parmi vous une tradition qui promît aux jolies femmes les apanages de la divinité ? ne ſe croiroient-elles pas ſérieuſement des Déeſſes de la terre ? Quel orgueil quand on leur déplaît ! quelle hauteur quand on commence à leur offrir des hommages ! quelle vertu quand elles réſiſtent ! quel étalage de ſentimens nobles & délicats, quand on commence à les ébranler ! Non, il n'eſt rien de ſi grand, de ſi fier, de ſi vertueux en apparence, qu'une femme à qui vous dites, je vous aime, pour la premiere fois : mais autant ſa réſiſtance ſemble-t'elle lui donner d'empire ſur les hommes, autant perd-elle de ſa divinité, quand elle céde à leurs penchans. L'appareil de vertu, d'inſenſibilité, de fierté diſparoît : on découvre enfin les combats continuels qu'elle a ſoufferts pour réſiſter fort peu de jours ; on voit que ſa foibleſſe n'étoit environnée que d'un nuage léger ; que ce nuage diſſipé, il ne reſte plus qu'une nature auſſi foible que celle des hommes, mais plus inconſtante, à la vérité, & plus diſſimulée : on voit qu'on doit ſouvent

au hazard l'avantage de plaire aux femmes ; que c'eſt peut-être en flattant leurs défauts, qu'on les ſoumet ; que leur vanité ſe nourrit des hommages les moins ſinceres ; qu'elles ſacrifieroient un amant adoré, à l'orgueil d'être louées par un grand Prince, ou par un grand génie : en un mot, je trouve que vos Françoiſes méritent d'être aimées ; mais l'adoration ne fait qu'éclairer davantage leur foibleſſe. Ah ! que dans nos climats l'amour eſt bien moins comédien ! Il eſt parjure en France cet amour ; il atteſte à tout moment le ciel & la terre : exceſſif dans ſes promeſſes, avare dans ſes dons, emporté dans ſa colere, injuſte dans ſes ſoupçons, humble quand il demande, inſolent lorſqu'il a obtenu, dénaturé quand il s'envole, curieux & avide de nouveauté ; car, j'oſe le dire, ſi du fond des terres auſtrales arrivoit à Paris un grand Seigneur médiocrement bien fait, on verroit encore des barricades, & vos femmes ſe feroient la guerre pour le conquérir.

Voilà les réflexions de mon ſauvage, qui me paroiſſent juſtes, & qui font ſentir à tout

homme raiſonnable, que ce n'eſt pas dans le ſein de la galanterie qu'il faut chercher le véritable bonheur ; je n'en connois point d'autre ſur la terre que la tranquillité : libres & maîtres de notre tems, c'eſt à la raiſon de nous éclairer ſur nos plaiſirs : qu'elle ſe tourne toute du côté de notre félicité actuelle, ſans perdre aucune de nos vertus : par les progrès de notre raiſon, nous compterons ceux de notre bonheur. La piéce de vers que je joins à ces réflexions, les rendra plus utiles, en les rendant ſans doute plus aimables.

LE
NOUVEL ELISÉE.

*A M. DE ****

QUI ne connoît ces lieux où l'abondance
A pour jamais établi ſon ſéjour,
Où la juſtice a placé l'innocence,
Où ſans remords, ſans ſoins, ſans inconſtance,
On vit en paix dans les bras de l'amour ?
Un fleuve heureux endort, par ſon murmure,
L'ambition, la crainte, les deſirs ;
Et dans ſon onde on puiſe ſans meſure
L'oubli des maux & le goût des plaiſirs.
De ſes vrais biens la nature parée,
N'y montre aux yeux que des fruits & des fleurs ;
L'or eſt banni, la guerre eſt ignorée ;
Y pourroit-on reſſentir des malheurs ?
Mais ſi ces lieux ſont deſtinés aux ſages,
Pourquoi chercher ce qui nous eſt offert ?
Sans pénétrer aux ténébreux rivages,
Vivons comme eux, l'Eliſée eſt ouvert.
Ce ne ſont point les plaines fortunées,

Les bois épais, le murmure des eaux,
Qui font couler nos heureuſes années
Dans les douceurs d'un éternel repos.
C'eſt la raiſon qui rend les lieux aimables;
Tout ici bas lui doit ſes agrémens:
Antres obſcurs, déſerts impraticables,
Son ſeul aſpect vous a rendus charmans:
Palais des Rois, vos cours ambitieuſes
Seroient ſans elle une affreuſe priſon:
Repos, tranſports, heures délicieuſes,
Tous les plaiſirs naiſſent de la raiſon.

Eſprit des Dieux, ſoutien de l'Eliſée,
Sage Minerve, éclaire l'univers;
Que par tes ſoins l'ame diviniſée,
Soit inſenſible aux grandeurs, aux revers:
De la vertu rends-nous la route aiſée;
Et pour jamais fais rentrer dans leurs fers
Les paſſions, ces filles des enfers.
Quitte un moment les campagnes fleuries,
Où le Léthé, ſur un char pareſſeux,
Nonchalamment erre dans les prairies,
Et de roſeaux couronne ſes cheveux.
Si tu reviens, la paix & l'innocence
Vont rétablir leurs autels démolis;
Et confondus par ta ſeule préſence,
Tous les forfaits, enfans de la licence,

S'abîmeront dans l'ombre enſevelis.
Du haut du ciel nous reverrons deſcendre
Les plaiſirs purs que goûtoient nos ayeux :
Le Dieu des ris qui mourut avec eux,
Nouveau Phénix, renaîtra de ſa cendre,
Et parmi nous ramenera leurs jeux.
Mais toi, mortel, toi ſi digne de l'être,
Eſclave bas, né pour avoir un maître,
Qui n'oſerois écouter les deſirs
Que dans ton cœur la nature fait naître ;
Toi, l'ennemi, le tyran des plaiſirs,
Veux-tu toujours gémir dans la pouſſiere,
Verſer des pleurs, traîner des fers honteux ?
Oſe à la fin jouir de la lumiere,
Et deviens homme en devenant heureux.
Mais ce bonheur, ce vain éclat du monde,
Reſſemble aux fleurs qu'enfante le Printems :
Triſtes jouets de la Parque & du temps,
Nos plus beaux jours s'écoulent comme l'onde ;
Et l'avenir, tel qu'une mer profonde,
Va ſans retour engloutir nos inſtans.....
Triſte penſée où l'ame s'abandonne,
Nous plaiſons-nous à groſſir nos malheurs ?

Si le plaiſir, vainqueur de nos douleurs,
Eterniſoit l'éclat qui l'environne ;
Si les remords ne fanoient point les fleurs

Dont en tout temps ſa tête ſe couronne ;
Et ſi l'ennui, qui ſouvent l'empoiſonne,
A ſes beaux yeux n'arrachoit quelques pleurs ;
Dieux ! comme vous, nos ames immortelles
S'enivreroient de douceurs éternelles ;
C'eſt le plaiſir qui vous ouvrit les Cieux :
Par le plaiſir nous ſerions tous des Dieux.
Nés dans les pleurs, ſujets à des diſgraces,
Nos bons ayeux ont coulé d'heureux jours ;
Que la raiſon nous guide ſur leurs traces ;
Et qu'elle-même, animant mes diſcours,
Offre à nos yeux, avec toutes ſes graces,
Le ſiécle d'or, ce ſiécle des Amours.
Là, ſous les loix de Saturne & de Rhée
La Paix, Thémis, Flore, Pomone, Aſtrée,
Avoient fermé le temple de Janus.
J'y vois par-tout la clémence adorée :
Forfaits honteux, vous êtes inconnus ;
Triſte douleur, vous êtes ignorée.
J'y vois des champs conſervés ſans combats,
Des bleds ſauvés de la faulx des ſoldats.
J'y vois la terre enfanter des miracles ;
Et la nature attentive à nos vœux,
Ouvrir ſon ſein, répandre ſans obſtacles
Tous les tréſors qui rendent l'homme heureux ;
Des biens acquis par un travail facile,

Et consumés par un usage utile ;
Des fruits pour mets, le Printems pour saison ;
Des lits de fleurs, un antre pour maison ;
Les Dieux pour Rois, la vertu pour noblesse ;
Point d'indigence, encor moins de richesse ;
Sincérité, foi, constance, candeur,
Discrétion, simplicité, grandeur,
Le monde entier pour commun héritage,
Egalité sans loix & sans partage ;
Tels sont les biens qu'on possédoit alors.
Ils reviendront : qu'on chasse de la terre
Cet intérêt qui meut tous nos ressorts,
Qui fait la paix, qui déclare la guerre,
Dont la faveur allume nos transports ;
Mais qui bientôt se brisant comme un verre,
Perd les vivans, déshonore les morts ;
Ne laisse enfin que de tristes remords,
Et des forfaits punis par le tonnerre.
Qu'il pleure enfin ses temples abattus,
Temples impurs où régnoit l'injustice.
Pauvres en or, & riches en vertus,
Laissons aux Dieux le pompeux édifice
De nos palais ; & ne retirons plus
De ces rochers creusés par l'avarice,
Les vils trésors qu'y fait naître Plutus :
Nous reverrons enfin cet Elisée,

Si peu connu, ſi chanté dans nos vers.
L'impiété punie & mépriſée,
Va replonger dans l'ombre des enfers
L'oubli des loix, l'erreur autoriſée,
Et ces écrits captieux & pervers,
Qui par les traits d'une éloquence aiſée,
Ont ébloui le crédule Univers.

Déja je vois éteindre le bitume
Qui nuit & jour embraſoit nos fourneaux;
Le fer ſe rouille, & la peſante enclume
Ne gémit plus ſous le poids des marteaux.
La paix renaît au ſein de la victoire,
Et l'Univers la reçoit à grands cris.
S'il en jouit, nos Princes ont la gloire
D'apprendre aux Rois à connoître ſon prix.
Mais quels objets frappent mes yeux ſurpris!
Quel Dieu conduit les Filles de mémoire!
Quelle clarté! quels ſons harmonieux!
L'Amour deſcend modeſte & glorieux:
Non cet amour que révére Amathonte,
Dont les plaiſirs ſont ſuivis de la honte;
Mais cet amour qu'Iffé peint dans ſes yeux,
Ce feu vainqueur, né d'une ſource pure,
Qui ſe ranime au ſein de la nature;
Ce Dieu charmant, qui préſente à nos cœurs
Des fers ſans poids & des liens de fleurs;

Ce ſentiment plus actif que la flâme,
Qui pour jamais unit l'ame avec l'ame;
L'amour enfin, car ſon nom le peint mieux
Que tant de traits qui l'offrent à nos yeux.
Vivons, Iſſé, ſous ſes heureux auſpices,
Et de nos cœurs offrons-lui les prémices;
Contre le ſort empruntons ſes ſecours.
Si le paſſé, qui détruit toutes choſes,
Nous a ravi le matin de nos jours,
L'inſtant préſent fait naître aſſez de roſes;
Vivons, aimons, & jouiſſons toujours.
Mais ſi d'un Dieu la main impénétrable
Nous écrivit au rang des malheureux,
Sans condamner ſon deſſein adorable,
Rapprochons-nous de ce rivage affreux,
Où le deſtin farouche, inexorable,
Dicte aux mortels ſes arrêts rigoureux.
Nous y verrons, au gré de la fortune,
Les flots bruyans s'élever juſqu'aux cieux,
Et plus cruels que les flots de Neptune,
Perdre les Rois & les amis des Dieux.
Nous y verrons le ſceptre & la balance,
Les vains lauriers que la gloire diſpenſe,
S'évanouir ſous ces funeſtes flots;
Et dans leur ſein, ſi fécond en orages,
Nous puiſerons la conſtance des ſages,
Et nous boirons l'oubli de tous nos maux.

RÉFLEXIONS
SUR LA MÉTROMANIE.

LA manie des vers, dont on vient de jouer ſi heureuſement le ridicule, en auroit beaucoup moins, ſi elle n'étoit devenue une paſſion preſque générale. Les régles de la ſimple verſification ſont ſi faciles & ſi courtes, qu'il n'eſt preſque perſonne qui, par pareſſe, ne s'accommode de ce genre de travail, & dont l'amour propre ne le flatte d'obtenir en peu de temps les grands honneurs du Parnaſſe, c'eſt-à-dire, un peu de fumée que l'orgueil groſſit, & que le temps ou la nouveauté diſſipent tôt ou tard. Il eſt difficile d'être jeune, & de vivre à Paris, ſans avoir envie de faire des vers. L'Opéra, la Comédie & les femmes, font plus de Poëtes que les Muſes; mais comme il n'appartient ni au théatre, ni aux

Belles de donner du génie, il arrive auſſi que les ſeuls Poëtes, dont le nom ſe conſerve, ſont ceux qui n'ont eu d'autre maître & d'autre modèle que la nature.

La critique n'a jamais été plus ſévere, ni plus étendue qu'elle l'eſt aujourd'hui : il eſt tout ordinaire dans ce ſiécle de voir des enfans qui jugent, & qui jugent bien. On a diſpenſé la jeuneſſe du reſpect ſervile qu'elle rendoit aux jugemens de l'âge avancé ; c'eſt peut-être une faute ; mais il faut avouer qu'elle eſt ſouvent heureuſe. Nous ſommes raiſonnables cinq ou ſix ans plutôt que nous ne l'étions autrefois : introduits de bonne heure dans le monde, rien ne nous étonne aujourd'hui. La confiance que nous donnent l'expérience & l'uſage, fait naître en nous de nouvelles idées, en nous aidant à développer celles que nous avions déja. La timidité qu'on nourriſſoit autrefois en nous juſqu'à vingt-cinq ans, pouvoit avancer intérieurement les progrès de la raiſon ; mais elle s'oppoſoit ſans doute à l'eſſor de l'eſprit, & à ce jeu de l'imagination, qui fait qu'on plaît & qu'on invente.

Avouons néanmoins que la liberté qu'on nous donne de bonne heure, de penſer & de parler hardiment, peut bien contribuer à étendre le nombre des bons Critiques ; mais auſſi elle doit augmenter à l'excès le catalogue nombreux des mauvais Poëtes. Tous les jeunes gens qui ont de l'eſprit, entendent dans le fond de leur cœur une voix flatteuſe qui leur dit : Vous avez aſſez de hardieſſe pour chercher des fautes dans le grand Corneille, & aſſez de goût pour les trouver & les rendre ſenſibles. La douceur, l'harmonie, le charme ſéduiſant des vers de Racine, ne vous empêchent pas de ſentir le petit nombre d'expreſſions foibles & proſaïques qui lui ſont échappées : vous cenſurez avec diſcernement les Juges même du bon goût ; & vous n'oſeriez entrer dans une carriere dont vous connoiſſez toutes les fleurs & toutes les épines ? Ce raiſonnement intérieur de l'amour propre les ébranle, les ſéduit ; & ſi le hazard fait que ſoupant avec Voltaire ou Crébillon, ils leur entendent réciter des vers ; s'ils ſont aſſez heureux pour ſaiſir finement leurs grâ-

ces différentes, & pour admirer à propos la force & la pompe qu'ils ſçavent répandre dans leurs ouvrages ; voilà leurs têtes qui ſe rempliſſent de projets vaſtes, le Parnaſſe les ſuit, ils ne voient plus que ſes lauriers & ſa fontaine immortelle ; le jour même ils eſſayeront leur talent dans un petit Madrigal ; & d'efforts en efforts, au bout de trois ſemaines, ils auront déja ébauché douze ſcenes tragiques. Il ſuffit, pour les fixer dans une carriere où la nature ne les a point appellés, qu'une jeune perſonne laiſſe tomber ſur nos proſélytes des regards conduits par le hazard ou par la coquetterie, elle leur fera prendre à l'inſtant pour enthouſiaſme le déſordre de leurs ſens. Apollon & l'Amour ſeront pour eux les mêmes Dieux : je les vois déja s'égarer volontairement, ſe paſſionner de commande, & arborer avec audace l'étendart des Muſes ; car la Poéſie a ſes Dom Quichottes auſſi-bien que l'Amour. Je ne penſe pas que le Chevalier de la Manche fût amoureux, ni capable de le devenir. Le ſiége de ſes paſſions étoit plus dans ſa tête que dans ſon

cœur. Que de gens, à ſon exemple, ayant choiſi ſans vocation un genre de vie qui leur étoit étranger, ſe ſont affermis par raiſonnement dans une entrepriſe extravagante, & parvenus enfin à ſe ſéduire eux-mêmes, ont cherché inutilement le temple de la gloire ! Que d'Auteurs ſe ſont enfoncés ſans guide dans le ſacré Vallon, y ont jeûné, veillé pour écrire des Élégies inſipides à leurs Dulcinées, pour faire dans leurs vers murmurer doucement les ruiſſeaux, voltiger les zéphirs, ſoupirer Philomele, dormir la raiſon, ennuyer l'amour, affadir l'eſprit ; pour renverſer quelquefois l'ordre de la nature, prendre, comme le Paladin, des moulins ordinaires pour des géans énormes, & devenir les Chevaliers errans du Parnaſſe ! Mais que retirent-ils de tant de fatigues ? Du mépris, des ridicules, quelquefois même des outrages. Ne croyons pas cependant que le vrai talent de la Poéſie entraîne avec lui toutes les extravagances qui rendent certains verſificateurs ſi ridicules. Je connois des gens qui s'imaginent qu'un Poëte eſt l'image d'un Corybante

en fureur, ou la Pythie échevelée ; que la diſtraction le ſuit ſans ceſſe ; & que toujours emporté par l'imagination, ſon eſprit n'a ni régle ni conſiſtance. Il eſt vrai que ſi l'on jugeoit Meſſieurs les Poëtes par la plupart de leurs Odes ; ſi l'on vouloit y chercher l'image de leur eſprit & de leurs manieres, on ne ſçauroit jamais les croire trop outrés & trop extravagans : car qu'eſt-ce dans le fond que nos grandes Odes françoiſes ? L'Auteur ignore toujours où il eſt, ce qu'il voit, ce qu'il fait, ce qu'il entend : il ſemble que la force de l'enthouſiaſme l'ait privé de tous ſes ſens ; que près d'expirer, il ne lui reſte plus que des mouvemens convulſifs. Peintres ſans choix, ſans deſſein & ſans ordre, nos tableaux lyriques ſont étouffés ſous les images & ſous les ornemens : tous les traits en ſont exceſſifs ; & les expreſſions foibles ou giganteſques : en un mot, à l'exception de quelques ouvrages de ce genre qui vivront éternellement, je ne ſçaurois donner une idée plus juſte de nos Odes héroïques, qu'en les comparant à des édifices monſtrueux, où tous les ordres

de l'architecture seroient confondus sans distinction, & dont la richesse & le travail prouveroient moins la fécondité & l'industrie de l'art, que son abus & l'inutilité de ses efforts.

» Donnez-moi des nuages enflammés, des » vents impétueux, qui, sur leurs ailes agi- » tées, portent les tempêtes dans les airs : » faites succéder au tumulte un silence mor- » ne ; que la terre émue se taise ; que l'onde » qui fuit s'arrête ; qu'un coup de tonnerre » fende cet amas de nuages suspendus au haut » des cieux : à ce signe éclatant, à cette voix » le monde reconnoîtra son maître ; & Dieu, » content de nos hommages, appellera les zé- » phirs, fera luire son soleil ; & les monta- » gnes humides, dont il avoit entouré son » trône, se fondant en rosée, porteront dans » le sein de la terre la vie, la fraîcheur & » l'abondance. »

Voilà une Ode, assurément, s'il en fût jamais : aussi m'a-t'il fallu employer tous les élémens, & ne laisser rien dans la nature qui ne contribuât à la richesse de mes descriptions. Que d'ornemens perdus, & que cet

appareil eſt bien inutile ! Cependant, à une premiere lecture, nous admirons des expreſſions ſemblables ; c'eſt ce qui fait que je ne trouve rien de ſi fautif que l'admiration. C'eſt un ſentiment qui ſemble profiter de l'étonnement où les grandes figures & les mouvemens inattendus jettent notre ame, pour la forcer d'applaudir à ce qu'elle n'a pas encore conçu.

Ne cherchons donc pas l'hiſtoire des Poëtes dans leurs ouvrages ; leur gloire y perdroit ſans doute trop : mais aſſurons-nous que le ridicule naît eſſentiellement du caractere, & non pas du talent. Sçachons que les grands Poëtes reſſemblent à la nature : elle eſt ſinguliere dans ſes opérations & dans ſa conduite ; mais perſonne n'a dit encore qu'elle fût ridicule ni bizarre. Ainſi, rien ne fait tant de tort aux enfans d'Apollon, que le malheur d'avoir des compagnons indignes d'eux. Il eſt triſte qu'un talent qui ne s'acquiert point, & qui ſe développe même avant la raiſon, ſemble être commun aujourd'hui à tous ceux qui penſent. En vérité, les femmes devroient bien

prendre garde à ne plus louer les mauvais vers qu'on fait pour elles, & à ne recevoir ni Bouquets, ni Epithalames; car leurs éloges ſont dangereux; & tel qui auroit écrit uniment en proſe toute ſa vie, fera long-temps des vers, pour avoir été applaudi ſur un Sonnet in-promptu, ou ſur des Stances faites à loiſir. Rien d'ailleurs ne ſeroit plus utile que de réformer le corps des verſificateurs: ils deviennent par-là même incapables de tout autre genre d'écrire; & ſoit par air, ſoit par pareſſe, eux-mêmes avouent hautement qu'un démon les ſuit, & que faire des vers eſt pour eux une occupation néceſſaire. Qu'elle le ſoit, à la bonne heure, pour ceux qui y réuſſiſſent; mais vous, dont le public ne lit les ouvrages que par humanité, renfermerez-vous conſtamment tous vos devoirs dans la néceſſité où vous êtes ſans ceſſe d'ennuyer vos concitoyens? Voudrez-vous être toujours cauſe qu'un art précieux tombe dans le mépris où vous vivez? Un art eſtimable, dira-t'on, un art précieux! Quoi! la Poéſie, cette ſœur de la Satyre, occupera-t'elle une

place honorable dans l'Etat ? Eſt-ce pour graver ſur l'airain des injuſtices atroces ? Eſt-ce pour décrier, comme elle l'a fait ſouvent, le mérite, les grâces & la beauté ? Eſt-ce enfin pour lever un front rebelle contre la Religion & contre les Loix ? Que répondre à ces exclamations, ſi ce n'eſt qu'on ne peut diſconvenir que les hommes ne ſoient méchans, mais que la calomnie, l'audace & l'impiété éclatent en proſe comme en vers, & qu'un talent, pour être utile ou pour nuire, ſuit toujours les penchans de l'ame qui le renferme ? Ainſi la Poéſie, cet art de peindre à l'eſprit, & de rendre ſenſible au cœur ce que la nature & le pinceau repréſentent aux yeux du corps, devient une furie dans le calomniateur, un embraſement dans l'emporté, un poiſon dans le ſatyrique ; mais elle n'en eſt pas moins l'éloge de la vertu, le prix des beaux arts, l'ornement d'un ſiécle, la gloire d'un Royaume, l'amuſement de l'honnête-homme, & le charme de la ſociété. Verſez de l'eau pure dans deux coupes ; l'une des deux eſt empoiſonnée, l'autre ne l'eſt pas : d'où

vient ? Le danger de l'eau vient-il du vaſe ? Heureux ceux qui reçurent un talent qui les ſuit par-tout, qui, dans la ſolitude & le ſilence, fait reparoître à leurs yeux tout ce que l'abſence leur avoit fait perdre, qui prête un corps & des couleurs à tout ce qui reſpire, qui donne au monde des habitans que le vulgaire ignore ! Le Soleil fatigue par ſa marche conſtante ; c'eſt toujours le même feu, ce ſont les mêmes rayons. Mais ſi, comme les Poëtes, on le voyoit ſur un char, auſſi ancien que le monde, traîné par des chevaux immortels qui ſoufflent la vie & la flamme ; ſi dans ſes éclipſes, on s'imaginoit qu'en longs habits de deuil il pleure la mort de Coronis, ou le changement de Daphné ; ſi l'aurore n'étoit pas ſimplement pour nous la ſeconde impreſſion du jour ; ſi c'étoit une Déeſſe éplorée, qui gémit, qui ſe déſeſpere de ſortir des bras d'un vieil époux, pour ne trouver qu'un amant endormi : en un mot, ſi chaque fontaine paroiſſoit renfermer une Nymphe ; ſi chaque ruiſſeau ſembloit cacher un Dieu ; ſi le moindre petit oranger cou-

vroit de ſa tendre écorce une Driade, ou un Faune, qu'il ſeroit doux aux hommes de voir naître le jour ! Qu'il ſeroit agréable aux Belles de le voir finir ! Chimeres, dira-t'on, chimeres ! Eh qu'importe, pourvu que le temps en coule plus rapidement, pourvu que l'ennui n'en arrête pas triſtement le cours ? Quelle réalité vaudra une ſi douce illuſion ? C'eſt elle, c'eſt cette illuſion charmante, qui fait croire à pluſieurs que les Poëtes ſont infidèles à leurs maîtreſſes par imagination, & que ſouvent ils ne ſont amoureux qu'en idée. Voici la preuve du contraire ; & c'eſt par-là que je finis.

L'INCONSTANCE PARDONNNABLE.

ODE ANACRÉONTIQUE.

IRIS, Thémire & Danaë
Ont en vain reçu mon hommage ;
N'en doutez point, belle Aglaë,
Jamais mon cœur ne fut volage.

Iris parle ſi tendrement ;
Mon cœur eſt ſi foible & ſi tendre ;
Que je croyois, même en l'aimant,
Vous voir, vous parler, vous entendre.

Un ſourire engageant & doux,
Bientôt m'enflamma pour Thémire ;
J'ignorois qu'un autre que vous
Pût auſſi finement ſourire.

Danaë s'offrit dans le bain :
Qu'on eſt aveugle quand on aime !
Aux lis répandus ſur ſon ſein,
Je ne crus voir qu'Aglaë même.

Ainſi, dans les plus doux plaiſirs,
Je cédois à vos ſeules armes ;

Mon cœur n'éprouvoit de desirs,
Que par l'image de vos charmes.

Iris, Thémire & Danaë
Ont en vain reçu mon hommage;
N'en doutez point, belle Aglaë,
Jamais mon cœur ne fut volage.

Pour donner une idée moins badine du caractere des Poëtes, lorsqu'ils sont amoureux, il me prend envie de placer ici le récit d'une aventure certaine, mais dont les circonstances sont si peu vraisemblables, que, quelque opinion qu'on ait de la folie des hommes, je crains bien qu'on ne me reproche d'en faire une peinture trop outrée. J'ose assurer cependant que je prendrai soin d'altérer en plusieurs endroits la vérité, afin de mieux sauver la vraisemblance. Qu'on ne s'attende point de trouver dans cet ouvrage, ni des exemples à suivre, ni des fautes à éviter; tout y est si étranger à l'ordre commun des choses, que les habitans du Parnasse & ceux des petites-maisons sont, à mon avis, les seuls qui puissent en retirer quelque profit. Ce Roman est divisé en quatre Soirées.

PREMIERE SOIRÉE.

C'ÉTOIT au mois de Mai, sur le déclin du jour, que Mademoiselle Dest... descendit dans un jardin où le Chevalier Dart... eut envie de la conduire. L'heure étoit dangereuse. Déja l'étoile de Vénus commençoit à paroître; & quelques nuages légers répandus sur l'horizon, se laissoient à peine dorer par les derniers rayons du Soleil couchant. Un air pur, un berceau, un beau ciel, peu d'obscurité, c'est beaucoup plus qu'il n'en faut pour donner envie d'aimer. Mais si dans un lieu qui renfermeroit tous les piéges que la nature peut nous tendre, lorsqu'elle se présente à nos yeux dans toute sa parure, un Poëte aimable donnoit la main à une Muse charmante; si frappés ensemble de la beauté du Printems, ils se disoient: Mais quoi! est-il possible que les saisons & les cœurs puissent avoir des rapports sensibles? Que les jours

ſe reſſemblent peu, & que nous nous reſſemblons peu à nous-mêmes ! La terre couverte de neiges, les arbres dépouillés de leurs feuilles, le ſilence des oiſeaux, tout cela ne ſemble-t'il pas défendre d'aimer ? Oui : l'Amour ne vole point ſur l'aile des aquilons ; il attend les zéphirs pour ſe balancer au milieu des airs, & pour y répandre ce doux poiſon qui nous enivre. Sans doute que nous étions auſſi aimables il y a trois mois ; mais je ne ſçais quelle froideur ſe mêloit dans tous nos diſcours ; il faut bien que nous n'euſſions pas encore reçu ſa permiſſion de nous aimer. Mais aujourd'hui que l'air eſt rempli du parfum des fleurs, que la terre eſt parée comme un temple où l'Amour va deſcendre, il ſemble qu'il ſoit arrivé à nos ames ce que nous avons vu ſe paſſer ſur la ſurface des eaux, lorſque le premier ſouffle du Printems commença de la fondre. Nous ne ſçavons quel trouble charmant nous agite, & quelle puiſſance inconnue nous empêche doucement de réſiſter. Quoi ! le Printems régne, le jour a diſparu, nous ſommes ſeuls ; que penſer de cette

cette situation ? Ils s'aimeront, dites-vous. Hé, sans doute ! C'est ce qui arriva au Chevalier Dart... & à Mademoiselle Dest... Les sentimens que je viens d'exprimer les saisirent en entrant dans le jardin. A peine avoient-ils marché quelque temps, qu'ils se regarderent mille fois en Poëtes & en amans ; ils s'arrêterent ensuite avec embarras, puis ils se regarderent encore, baisserent enfin les yeux ; mais ce qu'il y a de miraculeux dans cet événement, c'est que, sans doute, par la force de l'amour, ils tournerent un moment l'un autour de l'autre, à peu près comme les tourbillons de Descartes. Cette marche extraordinaire finit fort singulierement : tous deux, comme par inspiration, se jetterent à genoux, & tous deux furent également étonnés de s'y voir. Dart... rompit le premier un silence si mystérieux. Quoi ! vous êtes à mes pieds, Mademoiselle, à mes pieds ! Ignorez-vous que je puis tout-à-l'heure mourir de plaisir sur la trace que les vôtres ont faite sur le sable ? Oui, répondit la Muse, avec un rouge charmant qui de son front se

répandit sur ses joues, vous avez sçu me plaire, Chevalier, & je n'ai pas balancé de vous adorer : je suis fiere, vous ne l'ignorez pas, mais il est bien juste que l'orgueil tombe aux pieds de l'amour ; & nous avons trop d'esprit pour perdre dans un vain cérémonial, des momens que le plaisir rend chers, & qui s'envolent pour hâter la paresse des amans. Qu'importe après tout à mon cœur que vous ne m'aimiez que depuis un quart-d'heure. Je comprens, par la violence de mes feux, qu'on peut sentir dans une minute tout ce qu'ont éprouvé les anciens Céladons. Oui, reprit vivement le Chevalier, une ame sensible fait bien du chemin, & quand on a de l'esprit, il ne faut qu'un moment pour s'aimer à la folie : d'un coup d'œil on apperçoit dans sa maîtresse tout ce qu'elle vaut, & l'amour extrême suit toujours une aussi profonde connoissance ; en un mot, c'est la sottise des amans & des maîtresses qui cause la lenteur de l'amour : pour moi, je crois fermement que tout Cythere a passé dans mon cœur, & je sens trop combien il m'en coûteroit de résister au plus fort

& au plus doux de tous mes penchans. De réſiſter à ſon penchant, Chevalier, y penſez-vous bien ? Eſt-ce qu'on réſiſte ? Comment étouffer des feux dont la ſource eſt toute entiere dans le cœur ? Comment ſe tromper ſoi-même, en voulant ſe perſuader que le vrai bonheur n'eſt pas où ſont les plaiſirs ? Ah ! qu'il eſt heureux d'être Poëte, interrompit l'amant, & que l'imagination rend l'amour aimable ! Il me ſemble le voir deſcendre dans vos yeux : je jurerois qu'il les éclaire lui-même de ſon flambeau ; car je ſens bien que c'eſt de-là qu'il pénétre au fond de mon cœur : oui, il eſt par-tout où je vous vois, c'eſt ſans doute lui que j'adore en vous ; peut-être même eſt-ce vous que j'adore en lui. A ces mots la fiere Deſt... devint rêveuſe un inſtant ; mais prenant tout-à-coup ſon parti : Peut-être, dit-elle d'un ton ironique ? Décidez-vous, Monſieur ; je vous laiſſe éclaircir vos doutes : auſſi bien la nuit s'avance, adieu, je vous quitte pour jamais. L'orgueil & le dépit l'avoient déja emportée ſur leurs ailes. Le Chevalier eut beau crier que rien

n'étoit plus clair que son discours, que cette ambiguité prétendue étoit une vraie chimere. Peine inutile : la Nymphe avoit disparu. Dart... fut contraint de s'en plaindre à tous les astres du Firmament, & de gronder la Lune, qui ce jour-là étoit fort pâle ; mais s'étant assis quelque temps après sur un gazon, il y fit des vers ; ressource ordinaire des Poëtes dans le malheur, & ne sortit du jardin qu'après avoir salué l'Aurore. Voici quel fut l'ouvrage qui l'occupa toute la nuit.

PORTRAIT DE L'AMOUR.

TRAITER toujours la vertu d'inhumaine ;
Et malgré moi sentir des feux naissans ;
Voir ma raison toujours plus incertaine ;
Fermer les yeux sur le trouble des sens ;
Unir souvent les ris & la tristesse,
Mourir cent fois, & revivre en un jour ;
Par les plaisirs connoître enfin l'amour,
Et n'y trouver que la délicatesse ;
Ranger alors Ismene au rang des Dieux ;
Croire à ses pieds être assis sur le trône,

Voir tous mes biens, & mes maux dans ſes yeux,
Être jaloux de l'air qui l'environne ;
Pouvoir l'aimer juſqu'à l'emportement,
Croire en mourir, & c'eſt peu de le croire ;
Mais, comme ami, ſauver toujours la gloire
De la Beauté qu'a déſarmé l'amant ;
La demander à la Nuit, à l'Aurore,
La voir par-tout & la chercher toujours ;
L'aimer ſans ceſſe, & l'aimer plus encore,
Quand la fortune obſcurcit ſes beaux jours :
Si c'eſt aimer, Iſmene, je vous aime,
Et c'eſt à vous que j'en dois le ſecret.
Lorſque l'Amour lança ſon premier trait,
Oui, je le vis, vous le guidiez vous-même.

Fin de la premiere Soirée.

SECONDE SOIRÉE.

HÉLAS! s'écria Mademoiſelle Deſt... en s'éveillant, ce pauvre Chevalier a paſſé la nuit fort mal à ſon aiſe, il faut qu'il m'aime bien pour s'expoſer ainſi aux injures de l'air. Les vers qu'il m'a envoyés ſont charmans, il écrit comme les anges. Or, remarquez, je vous prie, qu'on fourre les anges partout. J'ai eu tort, continuoit-elle, de m'emporter ſi légerement; mais auſſi comment eſt-il poſſible qu'un homme d'eſprit ignore que les Belles veulent être louées ſans aucune modération? Les droits d'une maîtreſſe ſont encore plus forts; ainſi je raſſemble en moi tous les titres qui peuvent juſtifier les éloges outrés; car je ſuis, Dieu merci, tout à la fois, fille, maîtreſſe & Poëte. Ces réflexions achevées, elle prit du papier, & écrivit:

Dans ce jardin où je connus l'amour,
Où tu ſentis ſes ardeurs par mes charmes;
Viens, cher amant, m'inſpirer à ton tour
Et des plaiſirs, & même des alarmes.

Le Chevalier ayant reçu ces vers sur la fin du jour, se hâta d'arriver au jardin, où il avoit trouvé la veille tant de bonnes raisons pour aimer. La jeune Dest... s'y étoit déja rendue, & pour ne point perdre de temps, elle s'étoit assise au bord d'un bassin, où elle examinoit scrupuleusement les défauts de sa coëffure, & s'applaudissoit en secret d'avoir encore quelques momens à donner à sa toilette. Après avoir dérangé des boucles qui faisoient fort bien, & mis deux ou trois mouches surnuméraires qui lui changerent en mal la physionomie, elle troubla de colere l'eau du bassin; & détournant la tête avec précipitation, elle découvrit le Chevalier derriere un myrte, où depuis une heure il faisoit des réflexions morales sur le bon esprit des femmes, & plaignoit intérieurement sa maîtresse de ce qu'elle se déparoit ainsi en s'ajustant: ils furent tous deux fâchés de se voir. Le Chevalier parut dans l'attitude d'un homme qui a quelque chose à se reprocher, & qui craint qu'on ne s'en apperçoive: la Nymphe, de son côté, rougit de dépit d'avoir donné matiere

à des réflexions morales. Dart... enfin pour sortir d'embarras, s'avisa de dire en s'approchant d'elle :

L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin.

Mais comme il s'apperçut que son compliment ne réussissoit pas, partagé entre la crainte d'avoir déplu, & l'amour extrême qu'il ressentoit, il se prit à pleurer innocemment. La jeune Dest... sans sçavoir pourquoi, en fit de même ; & Dart... plus vivement touché encore, s'écria tristement : Quoi ! vous pleurez, ma Déesse ! je voudrois au prix de tout mon sang arrêter la moindre de vos larmes. Hé, que ne sommes-nous au temps des métamorphoses ! les Dieux me changeroient tout-à-l'heure en fleur, vos larmes seroient pour moi des larmes de l'Aurore, elles me donneroient la vie & la beauté ; peut-être que je couronnerois vos cheveux, ou que je passerois sur votre sein le seul jour que j'aurois à vivre. Que je suis malheureuse, mon cher Chevalier, dit Mademoiselle Dest... d'avoir douté un seul moment de votre amour ! vous

avez soupçonné peut-être que l'orgueil étoit mon vice favori. Ah! pensez mieux de mon cœur; une passion plus noble l'avoit alarmé; plus je vous aime, plus je crois être en droit de vous plaire: plus vous m'aimez, & plus je dois compter que rien ne me balance dans votre esprit. Oui, si vous me voyez telle que je suis, n'en doutez point, Chevalier, je ne suis pas aimée; l'illusion suit toujours les véritables amans. Jurez-moi donc, pour me rassurer, que tout ce que j'ai de joli vous paroît beau, que tout ce que j'ai de médiocre vous semble joli, & que mes défauts ne sont que des ombres légeres, où mes grâces vont se cacher. Oui, je le jure, & mon serment part du fond du cœur; mais après tout, ajouta Dart... qu'est-il besoin de le jurer? Si vous n'êtiez pas à mes yeux le chef-d'œuvre de la nature, je ne serois point à vos genoux le modèle de l'amour. Je le connois, cet amour, c'est le plus grand de tous les plaisirs lorsqu'il est violent: c'est la plus sotte de toutes les occupations lorsqu'il est médiocre. Oui, je préfere la douceur de pleurer à vos pieds, à tout ce qu'on appelle plaisir, ma chere Dest...

Le vulgaire des amans ne pleure point, c'eſt un rafinement de volupté dont l'amour leur a fait un ſecret; mais de grace, épargnez-moi vos froideurs: sûre de mon ame, que pouvez-vous craindre? Sûre de ton ame, interrompit-elle, oui dans le moment qui s'écoule, mais celui qui le ſuit ne me l'enlevera-t'il point? Quand on ne ſçait pas craindre, ingrat, on ne ſçait pas aimer. Il faudroit pour me raſſurer que nos ames fuſſent à découvert, que les corps qui les empriſonnent, changés tout-à-coup en une vapeur brillante, ſe laiſſaſſent pénétrer par les regards; alors je verrois ſi tu es ſincere, & j'eſpérerois du moins qu'en connoiſſant mon ame entiere, tu pourrois apprendre enfin à m'aimer. A ces mots le Chevalier fit un éclat de rire: quoi! Mademoiſelle, lui dit-il en badinant, vous voudriez que nos corps ne fuſſent qu'une ombre tranſparente? Y penſez-vous; vos charmes n'auroient plus aucune ſolidité, & la vie ne ſeroit qu'un ſonge. Avouez du moins, Chevalier, reprit-elle en riant à ſon tour, que l'amour & le plaiſir ne perdroient rien à ce ſonge; nos ames forceroient leur priſon,

& peut-être qu'elles s'uniroient éternellement l'une à l'autre... Mais quoi, cher amant, déja la nuit nous ſépare ; que le temps paſſe vîte, quand l'Amour lui prête ſes ailes ! Déja je ne vois plus ton image ; parle-moi, qu'au ſon de ta voix chérie je reconnoiſſe mon bonheur. Je crains de te perdre dans les ombres ; eſt-il bien vrai que la Fable n'eſt qu'une chimere ? N'eſt-il plus de Nymphes ſous les eaux ? Elles profiteroient de l'obſcurité pour t'enlever ; tu vaux ſans doute mieux que cet Hylas qu'elles ravirent à Hercule : je ſuis jalouſe enfin de toute la nature. Hé, que peut craindre la plus aimée de toutes les Grâces, dit le Chevalier ? ſes chaînes ſont des plaiſirs : qui pourroit jamais les rompre ou les éviter ? Mais à propos de plaiſir, Muſe adorable, je me ſouviens d'en avoir décrit le temple autrefois : ſi je vous avois aimée alors, la peinture en ſeroit plus touchante & plus vive. N'importe, dit-elle, je ſerai bien aiſe de vous entendre, puiſque je ne puis plus vous voir. Dart... lui donna la main, & lut de mémoire.

LE TEMPLE DU PLAISIR.

PLAISIR ſi ſouvent appellé
Par les brillans accès d'une aimable folie ;
Plaiſir ſi ſouvent exilé
Par les ſombres vapeurs de la mélancolie ;
Venez, offrez-vous à mes yeux,
Ecartez le bandeau qui vous fait méconnoître ;
Découvrez ce front radieux,
Où les jeux voltigeans, où les ris ſemblent naître ;
Et d'où l'amour fait diſparoître
La fierté gênante des Dieux.
On m'écoute, on reçoit mes vœux & ma priere.
Un char d'azur m'emporte dans les airs ;
Il trace dans ſon vol un ſillon de lumiere,
Et deſcend comme un trait au milieu des deſerts.
Dieux ! ſous un toit couronné de bruyere,
Ce grand moteur de l'Univers,
Le plaiſir qui peut ſeul remplir notre ame entiere ;
Me montre en ſouriant un lit couvert de lierre,
Où repoſe avec lui l'aimable oiſiveté ;
Un ruiſſeau coule à ſon côté,
Et les jonquilles qu'il arroſe,
Conſervent la vivacité

D'une fleur fraîchement éclose.
Près de son canal argenté
Un oranger touffu s'oppose
Aux feux dévorans de l'été :
Sous son feuillage respecté
L'amour endormi se repose ;
Et par ses charmes arrêté
Le volage zéphir s'expose
A perdre encor sa liberté.
Séjour aimé des Dieux, où le plaisir dispose
De mon cœur, de mes vœux & de ma liberté,
Monarque complaisant, souverain sans fierté,
Il me permet tout ce que j'ose.
Telle est du doux plaisir l'aimable autorité ;
Son sceptre est un bouquet, sa couronne une rose ;
Et ses loix sont ma volonté.
Dieu charmant, je vous vois sourire
Au dernier trait de ce tableau.
Sans doute je rends mal les transports que m'inspire
L'aspect de ce séjour nouveau.
» Oui, je ris de te voir en rimes redoublées,
» De ton cerveau brûlant consumer tout le feu :
» Dans tes peintures déréglées
» Tu parles du plaisir toujours trop, ou trop peu ;
» Envain assemble-tu mesure sur mesure ;
» Ton esprit échauffé s'épuise vainement :

» On trouve des couleurs pour peindre la nature ;
» Mais quel heureux pinceau trace le ſentiment ?
» Plus le plaiſir eſt ſimple, & plus tu devois craindre
» D'affoiblir ſes vives ardeurs :
» Le chercher, c'eſt le fuir : le ſentir, c'eſt le peindre ;
» C'eſt en mériter les faveurs.
» Tu me vois entouré de campagnes fleuries ;
» Au milieu des bergers j'établis mon ſéjour ;
» Je foule l'émail des prairies :
» Rivale & frere de l'amour,
» J'inſpire comme lui de douces rêveries.
» Le ſilence des bois, la fraîcheur d'un beau jour,
» Plaiſent plus à mes yeux que l'or des galeries
» D'une tumultueuſe Cour.
» Les jeux & l'agrément nâquirent ſous mon aile :
» Semblable à l'onde d'un ruiſſeau,
» Qui par l'heureux ſecours de ſa ſource fidelle,
» Dans ſa fuite ſe renouvelle ;
» Sur un ſujet toujours nouveau
» Le Dieu de l'enjoûment m'appelle :
» Dans mes diſcours légers la ſaillie étincelle.
» Et plus badin que les zéphirs,
» Ce n'eſt pas la fleur la plus belle,
» Mais c'eſt toujours la plus nouvelle
» Qui cauſe mes derniers ſoupirs.
» Mortel, ſi tu veux me connoître,
» Vole auprès d'Aglaë ; ſes yeux me feront naître :

» Quelquefois au ſein des amours,
» Elle amuſe mon inconſtance;
» Mais l'on me trouvera toujours
» Entre l'eſprit & l'innocence.

En vérité, Chevalier, dit la jeune Deſt... je ſuis fâchée de n'avoir qu'une ame, ce n'eſt pas aſſez pour vous: mais que dis-je? Vous n'y perdez rien, mon eſprit ſent tout ce que vous valez, & mon cœur aime tout ce que mon eſprit a trouvé d'aimable en vous; je vous jure qu'ils ſont tous deux bien occupés. Muſe charmante, Déeſſe des Vers & de l'Amour, vous m'enivrez de joie. Dieux! vous m'aimez, & j'ai paſſé la journée ſans vous déplaire. On me l'avoit toujours dit, j'étois né pour le bonheur. Ainſi ſe ſéparerent deux amans qui devoient bientôt ne plus s'aimer; tant il eſt vrai que les extrêmes ſe touchent toujours dans la tête des Poëtes. Je laiſſe aux Lecteurs le ſoin de réfléchir ſur leurs aventures. Le fond en eſt ancien, la tournure en eſt neuve; mais peut-être que l'un & l'autre ne valent pas grand'choſe. Heureuſement il ne reſte plus que deux ſoirées à paſſer.

Fin de la ſeconde Soirée.

TROISIÉME SOIRÉE

UNE Lettre du Chevalier Dart... à Mylord Val ſon ami, me diſpenſe d'écrire ce qui ſe paſſa dans les deux dernieres Soirées : il y raconte la fin de ſes aventures ; on ne ſera pas fâché, ſans doute, de l'entendre lui-même, & de le voir peint dans ſon propre Ouvrage.

LETTRE

Du Chevalier DART... *à Mylord* VAL.

VOUS voulez ſçavoir, Mylord, la fin de mon Roman, c'eſt compter ſur mon amitié, & ſur la néceſſité où je ſuis depuis long-temps de vouloir tout ce que vous deſirez. S'il eſt nouveau d'être l'hiſtorien de ſes propres folies, il ne l'eſt pas moins d'avoir un ami à qui on ne rougiſſe pas de les raconter ; plus

il

il en coûte à mon amour propre, plus le sacrifice doit vous flatter; & c'est, je crois, vous marquer assez d'estime, que de ne pas craindre de vous dévoiler les foiblesses d'un cœur dont vous chérissez les vertus. Voilà une espece d'éloge tout nouveau, & qui vaut bien la peine que vous le receviez avec plaisir. Ce préambule fini, je vais tout de suite vous raconter ce que vous ignorez encore de mon aventure avec cette folle que j'ai tant aimée. Je vous disois hier, dans quel enchantement m'avoit laissé la seconde entrevue que j'eus avec elle: de peur de tomber dans la répétition, je vous fais grace de tous les différens mouvemens dont je fus agité jusqu'au lendemain. Ces sortes de situations sont peintes par-tout, & je n'ai ni le loisir, ni la volonté de vous dire ce que tout le monde sçait. Mais que les jours se ressemblent peu, mon cher Mylord, & que les présages sont incertains! Qu'on me dise après cela que les songes sont les ministres des Dieux & de la vérité; j'en eus dix mille qui me promettoient un bonheur durable; Atys en est moins en-

tourné à l'Opéra ; & si vous en excepter le dernier de tous, où je vis Vénus, la foudre à la main, tous les autres n'annonçoient que les ris & les amours. L'impatience où j'étois de revoir ma Déesse, fit bientôt envoler le sommeil & les songes ; j'arrivai avec le jour dans le jardin où je l'avois trouvée si belle, je m'apperçus que les fleurs étoient aussi fraîches & aussi belles que les jours précédens ; je ne remarquai point que les fontaines eussent changé de cours, je n'en vis aucune remonter vers sa source, ni murmurer plus tristement ; tout m'y parut à l'ordinaire, rien n'y blessa mes yeux, rien n'y troubla mon cœur : mais voici l'événement le plus singulier de ma vie, & qui caractérise bien l'espece de folie qu'on reproche aux Poëtes. Premierement, Mylord, l'ivresse de la passion me fit oublier absolument qu'il est d'usage dans le monde de dîner le matin & de souper le soir. Jusques-là mon aventure ressemble à beaucoup d'autres ; car vous n'ignorez pas que les Héros de Roman ne mangent point, ou du moins si peu, qu'il ne vaut pas la peine

d'en parler. Ce que je vais vous dire eſt plus merveilleux. Vous ſçavez qu'il eſt permis en poéſie de donner une âme aux êtres les plus inanimés, & des couleurs aux choſes les plus inſenſibles ; ainſi par l'uſage de la Fable, on embellit la vérité même ; cette maxime eſt fondée ſur une tradition conſtante, qui nous apprend qu'un jour la Fable & la Vérité étoient en diſpute ; la Raiſon fut appellée pour la décider. Il étoit queſtion entr'elles de beauté ; car c'eſt la grande querelle des Déeſſes & des Mortelles. La Vérité parla la premiere en ces termes : Une preuve que je ſuis plus belle que vous, ô Fable, c'eſt que je n'ai jamais craint de paroître toute nue. La pudeur eſt mon voile, mes charmes ſont ma parure. Simple & innocente, je ne perſuade qu'en faveur de la vertu. Je ſuis fille des Dieux, ame des vrais plaiſirs, objet naturel de tout ce qui penſe ; & vous, enfant malheureux de l'illuſion & du menſonge, votre beauté n'eſt qu'un fard impoſteur, & vos plaiſirs qu'un ſonge qui s'envole. La Fable répliqua avec audace : ô Vérité, tous

les hommes craignent de vous entendre : il eſt vrai que chaque peuple s'imagine être éclairé de votre flambeau ; mais vous êtes ſi difficile à pénétrer, que vous échappez même aux yeux de la raiſon. J'avoue que vous avez une beauté mâle & durable ; mais c'eſt dire aſſez clairement, je penſe, que vous manquez de ces grâces fines & touchantes, qui rendent mes charmes ſi intéreſſans : en un mot, vous avouez que je l'emporte ſur vous lorſque je ſuis parée ; ma victoire ſera donc complette, & je vais faire un aſſaut général avec vous : la Raiſon notre juge n'en ſera point alarmée. La Fable commençoit à ſe dépouiller de ſes ornemens aimables ; mais à meſure qu'elle dénouoit un ruban, elle faiſoit envoler une grâce ; la vivacité & la phyſionomie, ces reines de nos cœurs, diſparurent avec les mouches & le rouge : en un mot, elle alloit s'enlaidir, ſi la Raiſon, qui juſqu'alors avoit conſervé le maintien grave d'un Juge, ne ſe fût oppoſée abſolument à cette imprudence. Vous êtes faite pour la parure, lui dit-elle, & vous aurez

toujours l'avantage d'en ſervir. La Vérité plaît ſans ornement aux eſprits dont j'ai la conduite ; mais elle eſt trop auſtere pour ceux qui refuſent de me ſuivre ; ainſi ne vous brouillez point, & vivez enſemble, vous y gagnerez toutes deux. A l'inſtant elle les fit approcher : après quelque réſiſtance, enfin elles s'embraſſerent ; la Fable en devint plus belle, & la Vérité plus aimable. Cette digreſſion vous paroît un peu longue, Mylord ; mais la voilà heureuſement finie. Je vous diſois donc qu'on n'eſt point ſurpris que tout ſoit perſonnifié dans la poéſie, parce qu'on n'imagine pas qu'un Poëte croye voir réellement voltiger les zéphirs, qu'il penſe entendre parler les arbres & les rochers, voir nager les Naïades ſous les eaux, & cent autres extravagances pareilles. Cependant, Mylord, j'en crus appercevoir mille fois davantage ; je me laiſſai ſurprendre à une rêverie ſi douce & ſi charmante, que mon imagination s'échauffant de plus en plus, la terre commença à changer de face à mes yeux ; l'air me parut en un inſtant rempli d'une

infinité de génies bleu-céleſtes, qui ſembloient être tout occupés de différentes réflexions. Les uns rampoient triſtement ſur cette matière fine & ſubtile, qui compoſe l'air que nous reſpirons, tandis que d'autres voloient ſur des chars ſuperbes. J'admirai cette différence, & je m'aviſai de conclure que ces génies pourroient bien avoir les mêmes mœurs que les hommes. En effet, je vis un inſtant après quatre phaëtons de nacre, tirés par des chevaux aurores; ces quatre chars ſe précipitoient au travers d'une multitude de Sylphes que je diſtinguois à peine; la foule des génies trembloit devant eux; quelques-uns même, plus malheureux, étoient écraſés ſous les roues; cependant les conducteurs n'en alloient pas plus lentement; une caléche de criſtal, couleur de roſe, s'avança alors vers moi. Je vis une petite brune qui rioit de toutes ſes forces de cauſer tout ce déſordre; de temps en temps elle ſe baiſſoit vers la portiere, pour faire des agaceries aux petits-maîtres qui la ſuivoient; leur émulation me fit trembler, car à tout mo-

ment quelque Sylphe étoit écrasé sous les pieds des chevaux. Avant d'aller plus loin, remarquez que tous ces objets me paroissoient extrêmement déliés, & d'une figure imperceptible aux yeux du vulgaire. Enfin le char le plus léger gagna les autres de vîtesse. Il atteignit la caleche, & la choqua si imprudemment, qu'elle fut brisée à deux doigts de ma bouche; ensorte qu'en respirant, j'avalai & la jeune Sylphide, & les débris de son équipage. La petite Déesse aërienne descendit au fond de ma poitrine avec une frayeur mortelle; je vis alors régner une grande consternation sur tous les visages, & je ne doutai point qu'il ne passât pour constant parmi les Sylphes, que la belle brune avoit été précipitée dans un gouffre pour servir d'exemple aux coquettes outrées; il me parut même que la foule des génies s'approchoit de moi avec une curiosité mêlée de quelque frayeur, à peu-près comme des matelots pourroient considérer l'écueil où ils auroient échoué. Mais je rendis bientôt le calme au peuple bleu; car par l'action naturelle de

mes poumons, la belle ressortit de l'abyme où elle étoit tombée, & trouva son salut dans ce qui avoit causé sa perte. Le plus zélé de ses amans la fit remonter sur un char pompeux, & qui, en vérité, étoit plus gros que trois ou quatre têtes d'épingles jointes ensemble. Les Sylphes applaudirent & crierent au miracle. Je ne doute point que lorsque la Déesse eut repris ses esprits, elle ne racontât bien des merveilles de la construction du corps humain. On pourroit conclure de cet événement, que les différentes especes d'êtres peuvent être dangereuses les unes pour les autres, & que la respiration des hommes est, par rapport aux Sylphes, ce que le souffle des enfans d'Éole est à notre égard. Ennuyé à la fin des génies élémentaires, & impatient de voir arriver ma maîtresse, je fus me reposer dans un des sallons qui donnent sur le jardin ; le premier s'appelle le cabinet des Dieux, & l'autre le cabinet des Déesses : je donnai la préférence aux Immortelles. Après avoir admiré quelque temps les ouvrages curieux du Praxitele

de nos jours, je m'arrêtai sur la statue de Vénus sortant du bain, qui est un peu écartée des autres. Au bout d'un moment de rêverie, je m'aviſai de lui parler ainſi : puiſque je ſuis ſeul avec vous, permettez, Déeſſe, que je vous rappelle tous les avantages que la beauté vous donne ſur les autres Immortelles. Il eſt vrai que Junon eſt la plus puiſſante, Minerve la plus ſage, l'Aurore la plus fraîche, Iris la mieux parée; mais que ſont, aux yeux même de ces Déeſſes, la puiſſance, la ſageſſe, la fraîcheur & la parure, ſi on les compare à la beauté? C'eſt aux charmes que le beau ſexe aſpire : les Déeſſes & les mortelles ne cherchent avec ardeur les autres prérogatives, que pour ſe dépiquer de n'être pas aſſez belles ou aſſez aimables. Je voudrois bien, à votre place, jouir du chagrin de Junon, quand elle ſe tue de répéter devant vous, que la grandeur de la naiſſance eſt le ſeul véritable avantage des Dieux; je crois qu'il eſt bien plaiſant de l'entendre parler avec un mépris ſouverain des Déeſſes ſubalternes, lorſqu'elle dit, nous autres ha-

bitantes de l'Olympe ne ſommes pas faites pour vivre avec les petites Divinités. Mais il n'eſt pas moins réjouiſſant pour vous de ſçavoir que Minerve & Diane prêchent continuellement la jeune Hébé ſur les devoirs du mariage. Croyez-nous, diſent-elles, c'eſt la raiſon qui fait les Déeſſes : laiſſez aux mortelles les agaceries & le manege, vous éviterez par-là les mauvais diſcours des Dieux petits-maîtres ; car c'eſt la coquetterie de nos jeunes Immortelles qui fait fondre dans l'Olympe ce déluge de couplets qui l'inondent aujourd'hui. Je crois qu'Hébé doit être bien fatiguée de leurs ſermons ; & vous ſçavez, Déeſſe, comment elle les met à profit. Je ne doute pas non plus que les divins maris de l'empirée ne vous jurent tous qu'ils n'ont jamais aimé leurs divines femmes. Le vieux Nérée, le ſombre Pluton ne vous offrent-ils pas quelquefois des préſens ? Car c'eſt la reſſource des amans ridicules. Vous devez bien rire de leur voir étaler la galanterie de la vieille cour de Saturne ; mais de tous les plaiſirs que vous goûtez

dans l'Olympe, je n'en vois pas de plus piquant que celui de déſeſpérer ſans ceſſe cette foule de jeunes zéphirs qui vous obſédent. Quelle comédie de les voir vous lorgner avec art, & vous ſourire avec méthode ! Qu'il eſt plaiſant de les trouver cent fois le jour à vos pieds, vous baiſant les mains avec fureur, & vous appellant inhumaine ſans ſçavoir pourquoi ! Qu'il eſt riſible de les voir devenir mutins tout-à-coup, vous arracher votre éventail, vous en frapper légerement, vous quitter bruſquement, revenir promptement, vous regarder dédaigneuſement, vous parler follement, chanter nonchalamment, ſiffler outrément, & par vengeance louer leurs grâces, & ſe mirer délicieuſement dans les plumes de leurs aîles ! Enfin, Déeſſe, je ne finirois jamais, ſi je voulois compter tous les plaiſirs que l'avantage d'être belle vous donne ; j'en crois le nombre auſſi grand que celui de vos charmes.

Vous vous étonnez, ſans doute, qu'on puiſſe avoir une converſation auſſi longue

avec une ſtatue : vous le ſerez encore davantage, quand je vous dirai que je ſentis en ce moment que rien de ce qui eſt beau, n'eſt inanimé, & que le bronze & la toile, quand l'art les métamorphoſe, ont par le ſecours de l'illuſion, autant de pouvoir ſur nos ames que la réalité même. Pendant ce diſcours, Mademoiſelle Deſt.... avoit eu le temps d'arriver, ſans bruit, derriere moi : elle écouta paiſiblement juſqu'à la fin ; mais aux dernieres paroles que je prononçai, je me ſentis frapper ſur l'épaule. Ce coup, quoique très-léger, fut pour moi un vrai coup de foudre ; car en me détournant j'apperçus la jalouſie perſonnifiée, qui me regardoit avec des yeux où la fierté empêchoit la fureur d'éclater. Allez, me dit-elle, je ne croyois pas qu'il y eût encore au monde des Pygmalions, ni qu'on pût me ſacrifier à une ſtatue ; je vous rends vos ſermens ; ils me déshonorent : épargnez-moi pour jamais l'horreur de vous voir ; je vous conſeille pourtant de ne pas oublier une pareille conquête, & d'adorer qui ſçait vous plaire. A

ces mots la colere, le dépit, la rage, & toutes les paſſions enſemble l'emporterent loin de moi. Je reſtai un moment auſſi immobile que Vénus l'étoit ſur ſon piedeſtal. Peu à peu cependant je ſentis revenir la ſoupleſſe de mes nerfs ; je ne me remuai pourtant encore que par reſſort : enfin, parvenu à ſortir de ma place, j'emportai chez moi un fond inépuiſable de réflexions. Demain, Mylord, je vous conduirai au dénouement d'une aventure qui m'a paru durer plus de ſix mois, par les différens genres de tranſports, de tourmens, de projets, de combats, qui tour-à-tour remplirent & déchirerent mon ame. Adieu, Mylord, fuyez l'amour.

Fin de la troiſième Soirée.

QUATRIÉME SOIRÉE.

ON ne connoît jamais ſi bien l'amour, mon cher Mylord, que lorſqu'on en reſſent les peines. Elles ont un caractere diſtinctif, qui empêche qu'on ne les confonde avec toutes les autres afflictions. Il n'en eſt pas toujours de même des plaiſirs de ce Dieu; ils reſſemblent à tous ceux qui piquent vivement nos ſens, & qui enivrent notre ame ſans la raſſaſier. L'impreſſion de la douleur cauſée par l'amour eſt plus profonde; il ſemble qu'il s'appuye ſur le trait qu'il a enfoncé dans le cœur, & qu'il veuille ajouter un poids inſupportable aux douleurs aiguës qu'il fait ſouffrir. Au contraire, ce n'eſt qu'en voltigeant autour de nous qu'il nous couronne de ſes roſes, & qu'il ſouffle dans nos ames une étincelle de ſa joie qui brille dans ſes yeux : vous devinez, ſans doute, où aboutit ma réflexion. La fuite de Mademoi-

ſelle Deſt.... me laiſſa dans un abyme affreux, je ne voyois aucun jour pour ſortir; la ſtatue de Vénus me ſuivoit par-tout, & ſembloit me reprocher amerement ma foibleſſe : quelque léger que fût mon crime, mes remords me le faiſoient paroître énorme : l'amour m'accuſoit au fond du cœur; je me déchirois moi-même par mes réflexions, & je n'eſpérois trouver de ſecours que dans les bras du déſeſpoir.

C'eſt dans cette funeſte ſituation que je reçus une lettre de ma cruelle maîtreſſe. Je crus mourir en la décachetant ; mon ame ſe partagea ſi vivement entre la crainte & l'eſpérance, que j'eus peine à réſiſter à la violence des mouvemens dont je fus agité; mais ce trouble ne dura guere, & je retombai bientôt dans la mélancolie la plus noire; c'eſt ce qui me fait penſer que l'amour pourroit bien être une maladie contagieuſe, dont les ſuites & les ſymptômes ſont plus ou moins funeſtes, ſelon la différence des tempéramens & des humeurs. Voici mot à mot la Lettre que je reçus.

LETTRE

De Madame DEST.... *au Chevalier* DART...

OUBLIEZ à jamais mon nom, mes traits & sur-tout ma foiblesse ; que rien ne rappelle mon image dans un cœur où j'ai été méprisée ; n'ayez pas l'audace de penser à moi ; ne me déshonorez plus en m'offrant les restes d'une passion mal éteinte : ce n'est pas votre affreuse inconstance qui me désespere ; elle ne sera jamais aussi entiere que je le desire ; c'est la crainte d'être encore aimée, c'est la honte de régner sur votre ame, qui rendent ma vie malheureuse. Jour affreux où j'ai connu le plus perfide de tous les hommes ! Moment fatal à ma gloire & à mon repos, où j'ai pu assez estimer son cœur pour desirer de le posséder seule ! Quelle erreur m'a séduite, quelle furie a fasciné mes yeux ! Je crois le crime inévitable, puisque je n'ai pu me défendre de vous aimer. Un enchaînement affreux de causes ignorées, m'a ôté

l'usage

l'uſage de la raiſon & l'exercice de ma liberté ; mais non, j'ai creuſé moi-même l'abyme où je ſuis tombée ; j'ai ajouté foi à vos yeux impoſteurs, à cette phyſionomie où toutes les vertus ſembloient ſe peindre ; j'ai penſé aveuglément que tout ce qui paroiſſoit aimable, pouvoit être aimé. Malheureuſe ! Je n'ai pu réſiſter à mon penchant ; je vous ai cru tendre & vertueux. Eh ! comment ne pas croire ce qu'on deſire ſi ardemment ? Toute ma fierté eſt tombée devant vous ; je voulois réſiſter, & je ne pouvois que vous aimer ; je me perdois dans l'éclat de vos yeux, & j'enivrois moi-même ma raiſon ; je l'endormois, de peur d'entendre ſes reproches ; mais vous l'avez réveillée, ingrat ; elle crie aujourd'hui, elle vous accuſe, ou plutôt elle m'accable moi-même. Qu'elle me laiſſe, cette funeſte raiſon, goûter un inſtant l'eſpoir de la vengeance. Quoi ! je n'ai pu tenir dans ton cœur contre une image inanimée ? Le marbre m'a enlevé mon amant ; une ſtatue eſt ma rivale ? Tu m'as donc trompée, quand tu me parlois de mes

charmes ? Je n'avois ſans doute aucun droit de te plaire. Quoi ! je n'étois pas digne de te fixer ? Mais l'orgueil ne me fait-il point illuſion ? Ce que tu aimes ne l'emporte-t-il pas ſur ce que tu as aimé ? Infortunée que je ſuis ! c'eſt la beauté même qui combat contre moi, c'eſt la mere des grâces qui me diſpute un cœur ; mais le marbre le plus froid & le plus inſenſible a-t-il quelque pouvoir ſur l'ame des amans ? Hélas ! c'eſt le marbre même que je crains ; il ne change point, ſa beauté eſt toujours la même ; le temps n'imprime aucunes rides ſur le front des ſtatues ; leur jeuneſſe eſt éternelle, leurs charmes piquent toujours, & le ſilence qu'elles gardent, aſſure pour jamais leurs conquêtes. Oui, je n'aurois point craint la plus aimable des mortelles ; ſes diſcours impoſteurs, la fauſſeté de ſes ſermens, l'inégalité de ſa conduite, auroient pu détruire l'ouvrage de ſes yeux ; mais Vénus en ſilence allarme plus mon cœur, que ſi, brillante & parée, elle te faiſoit ſuccéder à Adonis. Tu vois que je te découvre toutes les bleſſures de mon

cœur, que je les fais saigner devant toi; c'est te dire assez que je déteste les hommages que tu pourrois me rendre, puisque je t'avoue que je souffre. Sois sûr que tu ne sçaurois me guérir, & que je mourrois de désespoir de t'avouer ma foiblesse, si je pouvois en avoir encore pour toi.

Tout autre qu'un Poëte & qu'un amant auroit cru, sur une pareille lettre, Mademoiselle Dest... plus passionnée que jamais; mais je ne vis dans ses expressions que ce qu'elle croyoit y voir elle-même. Les véritables amans sont toujours trop crédules. Une maîtresse écrit des injures, sans songer que son cœur les dément: un amant y est sensible, sans s'imaginer que l'amour en est le véritable auteur. Je croyois d'ailleurs la fierté de la Dest... si bien établie, qu'il ne me vint pas même dans l'idée qu'elle pût jamais me pardonner. Ainsi mon ame s'abandonna toute entiere au désespoir, & j'écrivis sur le champ ce que vous allez lire.

LETTRE

Du Chevalier DART... *à Madame* DEST...

UN crime imaginaire m'ôte pour jamais, Mademoiſelle, le ſeul bien que je deſirois; je renonce ſans regret à une vie languiſſante, où je ne pouvois même jouir des illuſions de l'eſpérance: la mort n'eſt affreuſe que pour les heureux; il eſt triſte de la voir fendre bruſquement la foule des plaiſirs qui nous environnent, & ſe faire ainſi un paſſage juſqu'à nous: mais quand la douleur a pris place dans notre ame; quand elle en fait ſa demeure éternelle, croyez-vous que la vie ſoit un bien, & qu'on aime à la conſerver? Vivre heureux, ou mourir, voilà la maxime des cœurs ſenſibles: vous verrez dans peu ſi je ne ſçaurai pas l'autoriſer par mon exemple.

Les lettres ſont d'un grand ſoulagement en amour; il ſemble qu'on ſe délivre, en écrivant, du fardeau qui nous accabloit;

c'eſt le ſilence qui nourrit les douleurs : il faut ſe plaindre, il faut gémir pour ſouffrir moins ; & quand on a intéreſſé toute la nature à partager ſes peines, il ſemble qu'on ſorte d'une ſolitude affreuſe où la douleur nous retenoit ; tout y étoit muet pour nous, tant que nous nous ſommes tûs ; mais au moindre ſoupir, à la moindre plainte, nous croyons que tout s'empreſſe à nous écouter, que les objets les plus inſenſibles s'animent, & que la nature entiere concourt à plaindre & à ſoulager nos malheurs. Ainſi vous qui avez perdu ce que vous aimez, écrivez, parlez, plaignez-vous ; mais à qui ? A votre maîtreſſe, ſi elle vit ; à ſon ombre, ſi les Dieux vous l'ont enlevée ; aux rochers, aux arbres, à votre chien, à votre chat, n'importe, il y va de votre bonheur. Le petit billet que je venois d'écrire m'avoit beaucoup ſoulagé, & le ſerment que j'avois fait à ma maîtreſſe de mourir pour elle, ſembloit m'avoir rendu le goût de la vie & l'uſage des plaiſirs. C'eſt dans cette diſpoſition qu'un mouvement inconnu de curioſité me con-

duiſit dans le ſallon des Dieux ; j'eſpérai qu'il me ſeroit plus favorable que celui des Déeſſes. Mais quelle fut ma ſurpriſe ! Je découvris à travers une porte vitrée, Deſt... qui étoit montée ſur le char d'Apollon ſortant des Mers, & qui lui diſputoit la gloire d'éclairer le monde. J'eus peine à m'empêcher de rire ; mais je réfléchis ſur mon aventure avec la ſtatue de Vénus, & j'augurai que celle d'Apollon pourroit bien avoir produit le même effet. Cependant je me cachai le mieux que je pus, afin de ne rien perdre de cette ſcene. Vous croirez ſans doute, Mylord, que je vous raconte des ſonges. Mademoiſelle Deſt... cette fiere beauté qui m'avoit tant reproché mon amour pour Vénus, alloit avoir une conférence avec Apollon, & voici quels en étoient les propos. Quand on eſt jolie, quand on a de l'eſprit, il eſt honteux de s'attacher à un mortel ; & puiſqu'il eſt des Dieux, il faut eſſayer de leur plaire. Apollon, flambeau du monde, que le vulgaire te connoît mal ! Il te prend pour un globe enflammé, pour une mer

immenſe de feu. C'eſt ainſi qu'il te confond avec la gloire qui t'environne. Mais moi, que tu daignas éclairer dès mon enfance, moi qui oſe te regarder avec des yeux d'aigle, je perce les flammes qui t'environnent, & j'arrive juſqu'à toi ; je reconnois l'aſtre de la terre & celui de l'eſprit ; tu agis ſur l'ame comme ſur la matiere ; tu la fertiliſes, tu la deſſéches à ton gré, tu produis, tu détruis les nuages qui aſſiégent la raiſon : Monarque des cieux, tu allumes le tonnerre au feu de tes rayons divins ; Dieu du genie, tu l'échauffes, tu l'embraſes, & tu en fais ſortir des éclairs qui ſaiſiſſent les bons Juges, & qui déſeſperent les ſots. Leve-toi, ſors des mers, rends le jour aux amans ; ôte-leur l'illuſion, ou confirme-la pour jamais ; éclaire ces glaces qui reproduiſent ta lumiere ; les Belles t'attendent impatiemment : depuis douze heures elles n'ont pu conſidérer leur image ; laiſſe-les jouir d'elles-mêmes, laiſſe-les admirer leurs grâces. Pour moi, je mépriſerai déſormais les foibles avantages de la beauté, & je n'aurai d'autre amant

que le Dieu des sciences & de la véritable gloire. C'en est fait, ton char s'ébranle, tes coursiers bondissent sous ta main, l'air s'ouvre, le ciel brille, je vole. Dieu! que la terre est petite! que l'homme est peu de chose! & que la musique de l'Opéra est mauvaise, quand on entend celle des cieux! Elle est en vérité tout-à-fait dans le goût Italien.

Ma foi, Mylord, je ne pus y tenir davantage; j'entrai en riant de toutes mes forces, & Dest... tomba du haut de l'empirée avec une colere qu'il fut impossible d'appaiser. Que vous dirai-je de plus? Elle jura de ne jamais me pardonner; moi je jurai de ne l'aimer de ma vie, parce que c'est beaucoup trop que de renfermer tout à la fois dans sa tête les plus extravagans de tous les Dieux, Apollon & l'Amour.

Fin de la quatriéme Soirée.

Je viens de peindre les extravagances & les ridicules de l'amour des Poëtes ; il eſt juſte de finir cet article par un tableau plus riant & plus avantageux. Il faut voir les Muſes à table ; pour connoître tout ce qu'elles valent : on ſçait quel étoit le Parnaſſe des Chapelle & des Chaulieu, & combien ils décrierent la fontaine d'Hipocrene, depuis qu'ils établirent la ſupériorité du vin de Champagne ſur toutes les eaux de l'Hélicon. C'eſt à table que la Poéſie brille ; c'eſt-là que les Poëtes ſçavent faire l'amour, & qu'ils rendent des hommages dignes des grâces & de la beauté. Voyons-les ſur cette nouvelle ſcene, & n'en parlons plus dans la ſuite, de peur d'être auſſi ennuyeux que le ſont quelques-uns de leurs Ouvrages.

SOUPER D'ÉTÉ.

Il est temps, belle Léonore,
D'entrer sous ce naissant berceau
Où l'onde pure d'un ruisseau,
Mouille ce jeune sycomore
Que vos yeux ont trouvé si beau.
On voit sur son écorce tendre
Nos chiffres amoureux tracés :
Ces chiffres forment un méandre
Où nos deux noms entrelassés,
Toujours à se suivre empressés,
S'abandonnent pour se reprendre.
Dieu d'Amour, daignez les défendre
Contre les ravages du temps.
Puissent ces beaux nœuds, tous les ans,
S'unir, s'affermir & s'étendre
Comme les plantes au Printemps !

Déja la table est éclairée
Par l'éclat pompeux des flambeaux ;
Et déja la table est parée
Par les vases & les cristaux ;

Lisis, en habit de bergere,
Enferme au fond de la fougere
Les dons de Bourgogne & du Rhin;
Tandis que sa jeune compagne
Porte, en riant, de la campagne
Toutes les faveurs du matin.
Je vois arriver Euphémie
Avec son fidele Damis;
Vous trouvez en elle une amie,
Je trouve en lui tous mes amis:
Par l'union la plus aimable,
L'amitié badine en ce jour
Avec ce frere insociable,
Dont elle a fui long-temps la cour;
Tous deux assis à notre table,
Enivrent nos cœurs tour-à-tour
De cette volupté durable,
Dont l'amitié jouit toujours,
Et de cette ivresse ineffable
Qu'on doit aux faveurs des amours.
Couvrez la table en diligence,
Esclaves, & retirez-vous:
Pour nous gêner, vos yeux jaloux
Semblent être d'intelligence:
Fuyez, votre seule présence
Feroit empirer la gaieté;

Redonnez-nous, par votre abſence,
La folie & la liberté.
On m'obéit, Liſis s'empreſſe,
Et je vois dominer par-tout
Moins d'abondance que de goût,
Moins d'appareil que de fineſſe;
Des perdreaux ſurpris par adreſſe
Dans les lacets embarraſſans,
Où va s'enchaîner leur jeuneſſe;
Mille autres oiſeaux innocens
Flattent plus la délicateſſe
Que ces feſtins éblouiſſans,
Où l'affluence & la richeſſe
Emouſſent la pointe des ſens.
Arrêtez, heures trop charmantes;
Que de plaiſirs je vois voler!
Que de nectar je vois couler
Par la main de ces deux Amantes!
Les Dieux puiſſent-ils reculer
Le réveil de la jeune Aurore!
Mon cœur plus amoureux encore
Puiſſe-t-il languir & brûler
Pour ma fidelle Léonore!
Mes yeux attachés ſur les ſiens
Triomphent de la voir ſi belle.
Ses yeux enflammés par les miens;

N'ont vu que moi ; je ne vois qu'elle.
Toujours quelque nouveau plaiſir
De plus près à ſon char m'enchaîne ;
Toujours quelque nouveau deſir
Me la fait nommer inhumaine.
O nuit ! cachez à tous les yeux
Ces objets piquans de ma flamme ;
Et ſauvez pour jamais mon ame
Du ſoin d'être jaloux des Dieux.

Tandis qu'occupé de mon verre ;
Je chante, je ris, ou je bois,
Mille ſoins agitent la terre,
Mille ſoupçons troublent les Rois ;
Le regne du repos s'écoule,
Les ſoucis deſcendent en foule,
Et les mortels n'ouvrent les yeux
Que pour voir la crainte importune ;
Qui dans un miroir odieux
Leur expoſe de la fortune
Les changemens capricieux.
Aux pieds de celle que j'adore,
J'attens ſans crainte le ſoleil.
Pour moi la vie eſt un ſommeil ;
Rien n'avoit pu le rompre encore ;
Mais les beaux yeux de Léonore
Viennent de hâter mon réveil.

RÉFLEXIONS
SUR LA CURIOSITÉ.

PUISQUE je ſuis ſeul, que le tems eſt mauvais, & que le monde m'ennuie, je prends le parti de réfléchir & d'écrire, bien réſolu cependant de laiſſer là, & mes Réflexions & mes Ouvrages, dès que le Ciel ſera plus ſerein, que les Tuileries ſeront plus belles, ou que la divine Thémire, dont j'aime tant les yeux, l'eſprit & le commerce, n'aura plus ni migraine ni humeur. Les gens du monde, même ceux qui penſent, ne retournent à leurs livres que lorſqu'ils s'ennuyent, ou qu'on les boude; c'eſt alors, plus que jamais, qu'ils font uſage de leur eſprit. Ils reviennent chez eux en colere contre toute une rue, & quelquefois contre tout un quartier; ils entrent dans leur cabinet comme

dans un port inacceſſible aux fâcheux : quelle joie pour eux de pouvoir médire voluptueuſement dans les bras d'un fauteuil commode ! Quel plaiſir de n'être point interrompus en travaillant au catalogue des ſottiſes d'autrui ! C'eſt alors qu'ils ſe rappellent toutes les anecdotes du mois paſſé. Ils trouvent que dans un auſſi court eſpace que celui de trente jours, un tel ne pouvoit devenir plus fat, ni une telle plus impertinente, & que tous deux ont paſſé l'eſpérance commune. C'eſt ainſi, qu'après avoir oppoſé les ſottiſes du jour à celles de la veille, par le cours ſucceſſif des ſaiſons, ils comptent les progrès du ridicule. Mais après s'être rappellés que les hommes ont été toujours les mêmes, ils rejettent du côté des connoiſſances qu'ils acquierent de jour en jour, les nouvelles lumieres qui les éclairent ſur la ſottiſe ou la malignité du genre humain. C'eſt alors qu'ils commencent à comprendre que la vie du monde n'eſt jamais oiſive pour un homme d'eſprit ; & qu'on eſt ſuffiſamment habile, lorſqu'on ſçait démêler finement le caractere des hommes.

En effet, quelque partiſan que je ſois de la lecture, quelque immenſe que puiſſe être ſon utilité, je loue celui, qui ſans s'arrêter aux peintures morales qu'on a faites dans tous les ſiécles, cherche à connoître les hommes dans les hommes mêmes. Voici quelles ſont mes raiſons. On peut regarder l'hiſtoire, ou comme la deſcription générale de ce qui s'eſt paſſé en telle partie du monde, en tel Etat, en telle Province, en telle Ville; ou comme le tableau particulier de la vie d'un ſeul homme. Si les objets qu'elle embraſſe ſont grands, il eſt impoſſible qu'elle deſcende toujours dans ces détails intéreſſans qui dévoilent le cœur humain, & qu'il eſt ſi aiſé de ſaiſir dans le commerce du monde; enſorte que l'hiſtoire, en nous éclairant ſur les faits & ſur leurs époques, nous laiſſe toujours ignorer les vrais principes des événemens. Les mémoires, quoique plus détaillés, ont le même défaut. On y voit des caracteres deſſinés avec beaucoup d'art, mais où l'imagination brille quelquefois aux dépens de la vérité.

En un mot, dans toutes les hiſtoires, il eſt poſſible, peut-être, de deviner quelques caracteres; mais on ne ſçauroit jamais en approfondir aucun. La raiſon en eſt bien ſenſible, c'eſt l'hiſtoire des morts qu'on écrit. Un demi-Dieu vivant ſe plaindra toujours, qu'après l'avoir couronné de gloire, on oſe lui rappeller la plus légere de ſes fautes; ma maxime eſt ſûre, on en voit tous les jours l'application : l'orgueil pendant la vie fait toujours taire la vérité. Ils périſſent enfin ces grands hommes; la nuit du tombeau nous les dérobe pour jamais. Que laiſſent-ils aux Hiſtoriens ? Leurs actions; mais leurs ſentimens & leurs penſées les ont ſuivis chez les morts, il n'en reſte plus de trace. Ainſi contentons-nous de connoître, par la lecture, une partie d'eux-mêmes; partie peu intéreſſante aux yeux d'un Philoſophe, qui ſe ſoucie moins d'être au fait des événemens, que des motifs qui les ont préparés. Je conclus donc que s'il eſt de l'intérêt des hommes de vivre enſemble, la premiere de toutes les ſciences conſiſte à ſe

connoître mutuellement les uns les autres. Mais comment apprendre à ſe connoître, dira-t-on, ſans les ſecours de la lecture ? On le peut, en rempliſſant les deſſeins de la nature qui nous ordonne de vivre en ſociété, & qui nous offre dans la ſociété même, les moyens de nous connoître. Selon ces principes, la lecture eſt en quelque ſorte plus utile aux ſots, qu'aux gens d'eſprit. Ceux-là, moins occupés des reſſorts qui font mouvoir la ſcene du monde, que de leur fabrique extérieure, s'amuſent à voir ſans ſe donner jamais la peine de chercher. Sans doute que pour les forcer à réfléchir ſur ce qui paſſe habituellement ſous leurs yeux, la lecture de l'Hiſtoire leur ſera utile ; elle leur apprendra à pénétrer dans la ſource des événemens. Ceux-ci, au contraire, étudient avec ardeur les uſages, les manieres, les diſcours, les geſtes mêmes : ardens à pourſuivre la vérité, prompts à la découvrir, impatiens de dévoiler l'ame, ils la cherchent dans les yeux, dans le ſon de la voix, & juſques dans les ligamens du viſage ;

ils écartent avec art tous les nuages dont elle veut se couvrir ; & se servant, pour la connoître, des efforts qu'elle fait pour se cacher, ils la poursuivent jusques dans son siége, la forcent de se peindre elle-même, & de développer ses replis. Ainsi la lecture peut simplement piquer & satisfaire leur curiosité, mais elle ne sçauroit les éclairer infiniment sur la maniere de se conduire. Je pousserois plus loin ce raisonnement, si je ne craignois, comme il arrive toujours, que quelqu'un, en lisant ces Réflexions, ne s'imaginât bien sérieusement que je condamne la lecture, & que fauteur de l'ignorance, j'enleve aux sciences & aux beaux arts, leur aliment & leur soutien. D'ailleurs je fais trop de cas de la curiosité ; c'est une passion trop recommandable pour lui fermer la carriere la plus vaste où elle puisse s'étendre. De toutes les affections violentes qui nous dominent, je n'en connois point dont on puisse dire, avec raison, tant de bien & tant de mal. Qu'elle occupe donc le loisir où l'on me laisse, & qu'elle m'éclaire sur

elle-même. J'examinerai combien elle eſt frivole, mais ſinguliere dans les femmes; combien elle eſt bornée, mais néceſſaire dans le peuple; enfin combien elle eſt dangereuſe, & combien elle peut être utile dans l'homme d'eſprit. Auparavant je vais la peindre avec des couleurs aſſez extraordinaires.

Ariſte croyoit n'être point curieux; il ſçavoit pourtant qu'il avoit de l'eſprit, & ce n'étoit pas ſans peine qu'il accordoit enſemble deux faits auſſi incompatibles. Cependant, dès le berceau, il s'étoit apperçu que le deſir de tout voir, de tout entendre, ſi naturel à l'enfance, n'avoit preſque aucune puiſſance ſur ſon ame. Senſible à la vue des belles choſes lorſqu'elles paſſoient ſous ſes yeux, mais pareſſeux à les chercher, il laiſſoit croire aux ſots que le ſentiment lui manquoit; auſſi peu inquiet des jugemens d'autrui, qu'il étoit ſatisfait de voir en lui-même les principes du vrai, & les ſemences du bon goût. Né pour l'amour, il ſentit de bonne heure que ſon cœur étoit foible, il frémit de voir ſon ame aſſiégée

par une foule de paſſions douces en apparence ; il craignit qu'étant enfin réunies vers un même objet, elles ne formaſſent une chaîne d'autant plus indiſſoluble, que par ſa douceur elle ſembleroit perdre de l'excès de ſon poids naturel. Ariſte eſt né le plus ſenſible & le plus pareſſeux des hommes. Une des beautés de l'Aſie arrive à Paris, tout à l'envi s'empreſſe de la connoître ; les hommes pour lui plaire, les femmes pour lui chercher des défauts. Ariſte, victime de l'amour, dès que la beauté ſe préſente, Ariſte, auſſi tendre Amant que Juge éclairé, n'augmentera point la foule des adorateurs de l'Etrangere : l'embarras de la chercher lui ôtera le deſir de la voir. S'il la rencontre à l'Opéra, content de l'avoir trouvée belle, parce qu'elle l'eſt, il abandonnera volontiers à un autre le ſoin de lui plaire, & l'eſpérance d'y réuſſir ; mais s'il eſt aſſis dans la même loge, & qu'il doive ſouper avec elle, le voilà dévoré de tous les feux de Cythere ; le plus pareſſeux des hommes eſt devenu tout-à-coup le plus

impatient. Que dirai-je encore d'Ariſte ? La muſique n'a d'empire ſur perſonne comme ſur lui ; mais Amphion bâtiroit au ſon de ſa lyre une ſeconde Thebes, qu'Ariſte, pour être témoin de ce miracle, ne ſortiroit pas du fauteuil où il penſe Le détail de ſes goûts eſt immenſe, & rien n'eſt plus borné que les démarches qu'il fait pour les ſatisfaire : livré au moment préſent, l'oubliant dès qu'il eſt paſſé, ne voyant que lui tant qu'il dure, il ne fait aucun uſage de ſa mémoire, ni pour les peines, ni pour les plaiſirs. Voilà en apparence un homme bien peu curieux. Le hazard le mene chez Daphné ; il eſt ému pour elle ; ſa pareſſe voudroit qu'il attendît le moment de lui plaire, ſon amour le fait naître. Daphné eſt aimable, c'eſt une de ces productions ſingulieres de la nature, qui ſe fait gloire de paroître tout ce qu'elle eſt : active comme le feu, elle dévore l'objet auquel elle s'attache : le moindre goût, s'il n'eſt rempli, devient en elle une paſſion furieuſe. Aime-t-elle, toutes les puiſſances de ſon ame ſe

changent en jalousie. Il est aussi difficile à Daphné amoureuse de cacher sa passion, qu'à Daphné indifférente de voiler sa froideur. L'absence de l'Amant est l'enfer de Daphné : victime de sa passion, elle se consume, elle se détruit elle-même, ou par les peines, ou par les plaisirs; jamais son amour n'est plus près de s'éteindre, que lorsqu'il est extrême : Daphné paroît aussi curieuse, qu'Ariste le paroît peu. Emportée par le goût de la nouveauté, tout ce qui est singulier l'occupe; mais son ardeur extrême nuit toujours à ses plaisirs. Elle veut saisir au même moment tout le bon & le mauvais de l'objet qui lui est offert, & souvent elle a le malheur d'y réussir. Delà, peu de gens lui conviennent. Daphné connoît trop les hommes, Daphné les connoît trop vîte. Réveillez toujours sa curiosité; & si votre caractere est épuisé, ayez l'adresse de vous en faire un autre. Soyez fou, si vous voulez, mais soyez-le d'une façon nouvelle; sans doute que par les charmes de la nouveauté, vous fixerez son inconstance. Rien ne se

reſſemble moins qu'Ariſte & Daphné : c'eſt ſans doute pour cette raiſon qu'ils ſe ſont aimés long-temps, & que peut-être ils s'aimeront toujours. Un lieu inconnu les uniſſoit tous deux. Ariſte enfin a découvert qu'il s'étoit trompé ſur ſon propre caractere ; qu'il aimoit Daphné par curioſité, & que Daphné tenoit à lui par le même nœud. L'un & l'autre furent moins flattés de ſe trouver aimables, que de ſe croire ſinguliers ; ils alloient à la découverte l'un de l'autre, & s'applaudiſſoient de ne voir jamais diminuer le fonds où ils puiſoient, & de ſentir croître l'envie de ſe connoître à meſure qu'ils ſe connoiſſoient davantage. Chacun d'eux en ſecret ſe flattoit de poſſéder une des raretés de l'Europe. Ah ! qu'entre deux perſonnes d'eſprit, un tel commerce doit durer long-temps ! Car remarquez que dans les amans vulgaires, c'eſt toujours le cœur qui ſe laſſe le premier ; mais parmi ceux qui penſent, le cœur eſt toujours touché, tant que l'eſprit s'amuſe. Il ſuffit d'être curieux & d'avoir en ſoi-même de quoi exciter la

curiosité d'autrui, pour plaire long-temps à une maîtresse aimable, & pour l'aimer long-temps soi-même.

J'ai dit que la curiosité étoit frivole, mais singuliere dans les femmes; on en connoît qui ont acheté aux dépens de leur gloire, la connoissance d'une anecdote ignorée. En général toutes les passions qui sont fondées sur les foiblesses, éclatent plus vivement dans les femmes que dans les hommes; mais quoique la curiosité des femmes soit excessive, je crois qu'on peut en réduire les motifs à deux articles. Ce qu'on pense d'elles en bien, ce qu'on pense des autres femmes en mal; voilà les deux grands objets de leurs recherches. Tant qu'une femme est jolie, il est de la derniere importance pour son amour propre d'être au fait de l'impression que ses charmes font sur nos cœurs. Pourquoi un tel est-il si rêveur aujourd'hui? A peine laisse-t-il tomber sur moi quelques regards distraits; cette langueur touchante, ce feu intéressant qui rempliſſoient ses yeux, sont-ils épuisés? Ai-je mérité sa froideur

en ceſſant de lui plaire ? ou ne me ſuis-je pas trompée ſur le droit que je croyois avoir de le toucher ? Mais il n'eſt pas mon amant ; qu'importe qu'il me trouve jolie ? Hélas ! ma gloire, mon repos, & le plaiſir piquant d'enlever un Amant à ma rivale ; tout enfin en dépend : il faut mourir ou ne rien perdre de mes conquêtes. Là-deſſus une femme épuiſe toute l'adreſſe de ſon eſprit, & tout le manege de ſes yeux, pour arracher un aveu authentique de l'effet que font ſes charmes. Pour peu que le Cavalier mette un prix à ſa déclaration, le doute de la Dame la conduira à tout ce que l'amour a de plus dangereux. Cette rage, car ce n'eſt pas ſimplement une envie ; cette fureur de connoître ſi on eſt aimable, ſuit les femmes depuis le commencement de leur printemps juſqu'à la fin de leur automne. Il en eſt de même dont le naturel eſt ſi porté à la curioſité, que dans le fort de leur hiver elles ne laiſſent pas de tenter quelques expériences ; mais quand la ſaiſon de plaire eſt abſolument paſſée, & que la raiſon s'eſt enfin

expliquée par la voix du temps, il reſte une autre curioſité aux femmes; c'eſt de ſçavoir ſi elles ne déplaiſent pas. Il eſt triſte d'être réduit à cette recherche; mais comme c'eſt la derniere reſſource de l'amour propre, les femmes s'en ſervent avec toute la fineſſe poſſible. Heureuſement que toutes les eſpeces de grâces ſont paſſageres; ainſi le beau ſexe ſe conſole de la perte de ſes charmes, par l'eſpérance de voir bientôt flétrir ceux qui font le plus de bruit. Vous voyez bien Céphiſe, elle a été jolie; le ſoin qu'elle prend de s'ajuſter, montre aſſez qu'elle voudroit bien l'être encore: ne ſoyez point étonné de l'excès de ſa parure; Céphiſe remplace, par des mouches, toutes les grâces qu'elle perd, & il n'y a point de fleurs dans ſa coëffure, qui ne marquent l'abſence de quelque agrément. Céphiſe a de l'eſprit; une déclaration fade, un ſentiment mal rendu, lui déplaiſent plus que le ſilence & la froideur: lui dire qu'elle eſt charmante, c'eſt la faire appercevoir qu'on voudroit bien la trouver encore aimable, & la complaiſance

la déſeſpere. Ainſi, pour lui faire votre cour, parlez-lui peu d'elle-même, mais étendez-vous ſur le compte des femmes de ſon âge; dites-lui que cette fiere beauté, dont vous ſçavez qu'elle a été ſi jalouſe, n'a plus l'air de Déeſſe; que toutes ſes grâces ſe ſont tournées en mines forcées; faites le calcul des rides de ſon front, des plis de ſes joues; plus il ſera long, plus Céphiſe vous trouvera d'eſprit: ſi même vous avez l'adreſſe de répondre aux queſtions qu'elle vous fera, vous en ſerez adoré. Par exemple, elle ne manquera pas de vous dire d'un air ſatisfait: mais vous êtes fou! il ne ſe peut pas qu'une telle ſoit ſi fort changée, je l'ai vue charmante! Regardez alors toutes les raiſons qu'elle vous donnera pour détruire votre relation, comme autant de nouvelles recherches qu'elle fait ſur le changement de cette belle perſonne; car voilà les femmes, plus elles ſont preſſées d'apprendre quelque choſe, plus elles ſont ſingulieres dans les moyens qu'elles employent pour y parvenir. Lucile plaiſoit à Cléon, Cléon ne déplaiſoit point

à Lucile ; elle voulut ſçavoir quels riſques elle pouvoit courir en écoutant ce nouvel amant. Vous ſçavez, lui dit-elle un jour, qu'un tel m'a été attaché long-tems, & que je l'a beaucoup aimé : ſans doute, Madame, répondit Cléon, & puiſque vous n'avez eu qu'un amant, il eſt bien triſte pour mon cœur de n'avoir pas joué le premier rôle. Le premier rôle ! interrompit-elle, vous n'y penſez pas ; j'ai trente-trois ans, & vous croyez bonnement !... Cléon changea de viſage. L'ucile l'ayant reconnu d'une humeur trop ſévere, aima mieux lui laiſſer croire qu'elle avoit eu pluſieurs amans, que de ſe donnet à un homme qui ne ſçauroit pas pardonner une infidélité.

L'art magique, quelque décrié qu'il ſoit, ne tombera jamais : les femmes le ſoutiendront ; il eſt important de ſçavoir ſi cet amant qu'on vient de prendre, qui eſt un peu ſot, mais ſi jeune, ne ſera point enlevé par cette M.... qui eſt un peu laide, mais ſi riche ! Aura-t-on toujours un beau teint, de belles dents ? Enfin ſe ſoutiendra-t-on long-temps

jolie ? Gagnera-t-on au jeu ? Sera-t-on bientôt assise à la Cour ? Tous ces doutes demandent à être éclaircis ; & ce n'est pas mal-à-propos que du sein de la pauvreté & de l'ignorance, on voit sortir de malheureux Devins, qui tous ayant lû dans le livre du destin la même formule, répétent sans cesse les mêmes extravagances, & sont aux yeux du bon sens encore plus sots que ridicules. Il n'y a plus, Dieu merci, que quelques femmes de qualité, quelques vieux Chymistes & tout le peuple, qui donnent dans la manie des Sorciers : les gens raisonnables n'y pensent plus.

Le peuple est curieux & crédule. Comme ses lumieres sont bornées, il apperçoit du merveilleux dans tout ce qui sort de l'ordre le plus ordinaire ; il croit aisément tout ce qui le frappe, & tout ce qu'il n'entend pas : delà, cette foule de contes puériles dont on endort l'enfance, & qui laissent quelquefois dans des esprits, bien faits d'ailleurs, des impressions de foiblesse qui les déshonorent. Rien n'est moins étendu que la curio-

ſité du peuple ; ſes vues ne ſe répandent que ſur les objets les plus groſſiers ; mais il eſt néceſſaire de l'occuper ſouvent par des ſpectacles, & de l'engager par des nouveautés ménagées avec art, à ſupporter la longueur de ſes travaux & les peines de ſon état.

Il ne me reſte qu'à dire un mot des dangers & des avantages de la curioſité. Autant les femmes ſont curieuſes de connoître ce qui ſe paſſe, en leur préſence, dans le cœur de leurs amans, autant il eſt dangereux à un homme d'eſprit de vouloir approfondir l'ame & les ſecrets de ſes amis. Il eſt triſte pour l'amitié de ne ſe voir payée que par des proteſtations vagues & des ſentimens frivoles : il eſt affreux de trouver de la fauſſeté & de la baſſeſſe où nous croyions voir, où nous adorions la vérité & la grandeur d'ame : la confiance d'être aimé, eſt le ſeul bonheur de la vie, mais c'eſt un bonheur appuyé ſur une colonne de ſable ; en ſonder l'intérieur, c'eſt s'expoſer à la renverſer abſolument. Contentons-nous de ſçavoir en général, qu'il eſt peu de vrais

amis ; ſuſpendons long-temps notre choix, de peur de nous expoſer à des regrets ; mais tranquilles quand nous l'aurons fait, jouiſſons des charmes de la ſécurité. J'étends ces réflexions juſqu'au plaiſir même : le définir, c'eſt le détruire ; il s'eſt couvert d'un voile brillant qui s'obſcurcit dès qu'on cherche à le lever. Que je plains ces Philoſophes malheureux, qui ne trouvent de réel, que ce qui eſt durable, & qui laiſſent échapper un plaiſir avec autant de facilité, qu'un autre auroit d'ardeur en évitant une peine ! Il eſt ſans doute de plus grands dangers attachés à la curioſité ; mais cet ouvrage eſt trop badin, pour ſouffrir toutes ſortes de réflexions. Je me contente de dire, en paſſant, qu'il faut proportionner nos recherches à la foibleſſe de nos vues, & qu'il eſt des objets ſi grands & ſi élevés, que nous perdrons toujours, & du côté de l'innocence & du côté de la réputation, quand nous voudrons entreprendre de les pénétrer. Tournons nos recherches hardies du côté des ſciences humaines ; ſouvent nous n'arriverons

rons pas au but proposé ; mais les découvertes que nous ferons sur la route, nous vaudront assez d'estime, pour que nous ne puissions jamais regretter nos efforts. Ce n'est qu'à l'activité de l'esprit, qu'au desir impatient de connoître, que nous devons peut-être & l'invention & la perfection des Arts. La curiosité est une espece d'aiguillon qui ne cesse jamais de nous piquer. Une découverte heureuse, une idée utile & nouvelle, loin d'émousser sa pointe, semble l'aiguiser encore davantage. Le curieux ressemble à l'avare ; sa cupidité augmente avec ses richesses ; mais l'avare renferme ses trésors, & se prive lui-même de la récompense que méritoient ses soins & ses fatigues volontaires. Le curieux n'amasse que pour répandre & que pour jouir ; ses découvertes passent de Province en Province, d'États en États, & suscitent, jusques dans la postérité la plus reculée, des partisans aux Sciences, & des admirateurs aux beaux Arts.

RÉFLEXIONS
SUR LE GOÛT
DE LA CAMPAGNE.

QUEL spectacle pour un amant de la simple nature ! Assis sur la pointe des rochers, je vois sous mes pieds une infinité de petites Isles qui se forment au gré du caprice des ruisseaux ; je vois tomber avec bruit leurs ondes du haut de la montagne, & se brisant dans leur chûte, ils vont promener sur la plaine leurs erreurs & leur inconstance. Je crois être le Dieu de la source qui bouillonne à mes côtés : ce siége revêtu de mousse, semble être le trône où la nature m'a permis de monter ; elle veut sans doute que je règne sur des lieux où elle triomphe elle-même. Quelle fraîcheur dans l'air ! Quelle odeur charmante dans les herbes qui s'é-

levent autour de moi, & qui ſemblent percer le ſein aride des rochers, pour les couronner enſuite de leurs feuilles ! Le jour commence à ſe mêler avec les ombres de la nuit ; mais l'ombre s'éleve inſenſiblement : on diroit que le voile qui couvroit la nature commence à ſe replier. Déja toute une partie du ciel s'éclaire ; les aſtres qui y ſont attachés, pâliſſent, & ſemblent ſe reculer à l'approche du jour, tandis que du côté du couchant, la nuit étend encore, ſous les voûtes des cieux, un voile ſemé de ſaphirs ; les étoiles brillantes qui l'éclairent, ſemblent ranimer tout leur feu pour s'oppoſer au lever de l'aurore, mais leurs efforts ſont vains : tout l'orient ſe pare des plus riches couleurs ; la nature annonce ſon réveil à la terre par la voix de tous les animaux ; un vent paiſible frémit doucement entre les feuilles des arbres ; & déja des cabannes voiſines, je vois ſortir des torrens de fumée qui annoncent la fuite du repos & le régne du travail. L'étoile de Vénus diſpute ſeule encore à l'Aurore l'empire du matin ; mais

contente d'avoir combattu un moment, elle prévient sa défaite par une fuite lente, qui laisse la victoire indécise. Le triomphe de l'Aurore est rapide : image naturelle du plaisir ; rien n'est si brillant que son approche, rien n'est si court que sa durée. Un feu plus vif efface les couleurs tendres dont elle s'étoit parée : le Roi des Astres semble s'élever en ligne droite du sein de la terre : & ses premiers rayons montent en colonnes vers le ciel ; la tête des montagnes les plus reculées, laisse déja voir la moitié de son globe, qui s'aggrandit insensiblement, & qui paroît être composé d'une lumiere tremblante & bleuâtre dans sa circonférence, mais d'un rouge pâle dans son centre. L'Astre monte, & commence à former dans sa marche une ligne courbe ; son globe se rétrécit, sa lumiere s'épure, & ses rayons, plus prompts & plus ardens, vont bientôt sécher, par une chaleur modérée, l'humidité de la terre & les présens de l'Aurore ; les vapeurs douces qu'ils enlevent, forment en l'air des nuages légers, qui portés sur l'aile de l'inconstance & des Zéphirs,

ne laiſſent pas de former des contraſtes réguliers dans le vaſte tableau des Cieux. Quels objets ! Eſt-il poſſible que je ſois peut-être le ſeul en ce moment qui s'en occupe ? Que faut-il donc pour piquer la curioſité des hommes ? Que cherchent-ils dans les Arts ? Une imitation ſinguliere de la belle nature, répondra-t'on. Mais l'imitation ſçauroit-elle jamais approcher de l'objet imité ? Quelle manie, de préférer une reſſemblance imparfaite, aux beautés finies de l'original ! Examinons cependant ſi ces reproches ſont fondés. Il eſt vrai que pour le plaiſir que peut donner une perſpective riante ou magnifique, l'art n'a rien à oppoſer à la ſimple nature : le plus beau payſage du Titien ne ſçauroit être comparé à la ſcene admirable que je vois ſe paſſer ſous mes yeux. La nature ſouffle la vie, l'action & la force à tout ce que je vois ; l'art du Peintre ne peut que m'en offrir les images. Le palais du Soleil dans Phaëton, tiendroit-il contre le ſpectacle pompeux dont je viens d'être le témoin ? Non, ſans doute, lorſqu'on conſidere la nature ne compoſant

qu'un corps, dont toutes les parties s'assortissent; quand on ne détache aucun des ornemens de sa parure, l'art soumis rampe devant elle. Infinie dans ses richesses & dans ses grâces, elle couvre de honte un rival qui ne cache ses défauts qu'à force d'adresse & d'illusion. Placez un tableau de Raphaël devant un portrait de Macé, vous vous formerez à l'instant une juste idée de la nature & de l'art : c'est dans ce point de vue que je m'étonne toujours, que tant de gens soient si peu sensibles aux spectacles brillans qui se passent tous les jours sous nos yeux. Quoi ! parce qu'ils sont journaliers, ils ne frapperont plus ! Le détail n'en est-il point immense, & le tableau du monde ne souffre-t'il plus d'accidens qui le varient ? Les saisons offrent-elles toujours les mêmes couleurs ? Les jours se ressemblent-ils ? & le Ciel paré de nuages où le Soleil se joue avec tous ses rayons ; le Ciel assiegé par des montagnes d'eau, où le tonnerre éclate à grand bruit, présente-t'il le même tableau ? Mais ne poussons pas plus loin un raisonnement inutile ;

nous préférons la peinture de ces objets aux objets mêmes, & nous avons raiſon ; le goût de *l'imitation eſt, ſans doute, le plus utile don de la ſageſſe de la nature ; elle a voulu, pour la perfection des Arts & des Sciences, que frappés en général de la beauté de ſes ouvrages, nous euſſions plus de plaiſir à les voir imités, qu'à les conſidérer en eux-mêmes ; afin que les charmes que nous goûterions dans nos travaux, fuſſent pour nous un engagement continuel de les perfectionner, & de ne jamais les interrompre. Car en effet, ſi nous ſentions vivement toute l'harmonie des différens corps de l'Univers, nous n'oſerions copier ce que nous ne nous laſſerions jamais d'admirer.* Mais d'un autre côté, il faut convenir que certains ouvrages de l'art l'emportent ſur quelques ouvrages de la nature : on ne me fera jamais concevoir qu'un palais réguliérement bâti, n'offre rien de plus curieux à voir, qu'un tas de rochers entaſſés, où le hazard auroit creuſé quelques grottes obſcures. Un Philoſophe préférera peut-être la grotte au palais ; mais le luxe même, dont les ſuites ſont ſi funeſtes, eſt admirable en ſoi. Ce

ſont l'intelligence & l'invention qui l'ont enfin porté à ſon comble, comme la dépravation des mœurs en a favoriſé l'abus. Si donc la commodité & la ſymétrie ſont des perfections, il faut convenir qu'elles n'éclatent pas également dans tous les ouvrages de la nature, comme dans ceux où l'art excelle. Malgré ces réflexions qui peuvent être ſenſées, il eſt un certain nombre d'eſprits qui préférent les beautés nues de la Campagne, aux grâces étudiées de nos jardins & de nos terraſſes. J'avoue, peut-être à ma honte, que je ſuis de ce nombre, & que j'ai la ſottiſe de croire qu'aſſis ſur mon rocher, je goûte plus de plaiſir que dans le ſallon le plus délicieux de Paris. Il ſemble même que je paſſerois volontiers ma vie dans ce lieu ſolitaire ; la journée n'eſt pas bien avancée, je verrai ſi ma Philoſophie ne ſe démentira point. Me voilà donc réſolu de dîner dans une des cavités de la montagne : revenu enfin à cette ſimplicité dont les Poëtes font de ſi belles deſcriptions, je trouve l'antre, où je me ſuis retiré, commode. Le roc entr'ouvert

en plusieurs endroits, donne passage à l'eau la plus vive & la plus pure : sa chûte & son murmure me promettent un sommeil tranquille & des songes légers. Non, dans le repas frugal que je vais faire, je ne regretterai point le luxe des Villes. Mais, hélas ! je suis seul. Eh, qu'importe ? La nature est avec moi, elle me parle, elle m'éclaire, & cet entretien délicieux me dégoûte déja du jargon du monde, & de l'insipide douceur de la galanterie. L'ardeur du Soleil est extrême, mais la profondeur de ma grotte me sauve des torrens de feu qu'il lance sur son sommet ; les animaux cherchent l'ombre des arbres, & passent dans le repos des momens où les herbes brûlantes n'ont plus la même saveur. Je suis donc à moi, je crois même sentir renaître au fond de mon cœur cette paix, compagne de l'innocence, dont je commençois à perdre le souvenir. Mes livres me suivront dans ma retraite, ils m'empêcheront de rompre entiérement commerce avec les hommes. Je les verrai penser, raisonner & agir ; mais sans rien perdre de tout ce qui

pourroit m'être utile dans leur commerce; je n'appercevrai plus heureuſement que leurs images. Incapables de me nuire, j'oſerai ſonder la profondeur de leur ame, & porter le flambeau dans ce labyrinthe ténébreux où ils égarent notre raiſon. Sorti du tourbillon où ils errent ſans ceſſe au gré de leurs paſſions effrénées, je ne ſerai que ſpectateur de leurs manœuvres. On ne pourra jamais m'accuſer d'en être le complice; il me ſera donc permis ici d'être vertueux: il me ſera permis de le paroître. Je pourrai dégager mon eſprit de ce goût frivole que les femmes m'ont donné. Je ſentirai donc renaître la force de ma raiſon, & le feu de mon imagination. Vérité immortelle, j'oſerai te ſuivre! j'oſerai t'entendre & t'adorer! La flatterie ou l'ambition ne forceront jamais ma bouche à te déguiſer, & mes yeux ne verront plus les lâches qui te trahiſſent! Enfant terrible de l'oiſiveté & du plaiſir, Amour, tu fuiras loin de moi, ou tu n'y paroîtras que déſarmé. Oui, par l'eſtime, tu fixeras déſormais mon choix; je ſerai libre au milieu des chaînes

dont tu m'auras chargé : tendre ſans oſtentation, fidèle ſans effort, ingénu ſans art, vertueux ſans maſque, je ne ſentirai que les peines d'une abſence courte, qui ſeront changées dans peu en autant de plaiſirs. Sois cruel dans les Villes, exige un eſclavage ſervile, foule ſous tes pieds la fortune, ou donne-lui à ton gré des aîles. Perds les uns, & fais ſortir les autres de la pouſſiere : ſois eſclave par ambition, & tyran par nature : monte juſques ſur le trône, gouverne le monde, fais pencher la balance de Thémis ; donne le glaive à Mars, l'olive à la paix. Sois en même-temps le plus foible, le plus puérile de tous les êtres, & d'une main répands des feuilles de roſes, tandis que de l'autre tu feras gronder le feu du ciel. Tranquille dans mon rocher, je verrai le théatre immenſe où tu t'exerces, & je me ferai un amuſement de l'affaire ſérieuſe des hommes. Non, l'ennui ne me ſuivra point ; l'amour propre me défend de le penſer. Déja un autre tableau vient amuſer mes yeux : le Soleil ſe retire, la fraîcheur renaît, une lu-

miere plus douce, mais plus foible, éclaire la tête des arbres, & l'ombre descend insensiblement vers leurs tiges. Je ne sçais quel baume charmant se distile dans les airs : il semble que la volupté vient de dénouer ses beaux cheveux, & de répandre les odeurs charmantes dont elle les parfume. La douceur des plaisirs se respire avec l'air, elle suit toujours l'innocence & la Philosophie. Ah ! c'en est fait : je demeure éternellement dans ce lieu, tout concourt à m'y fixer. *Cette Bergere qui vient de me faire, en ramenant son troupeau, une révérence si naturelle & si profonde, amusera mon cœur, quand mes livres fatigueront mon esprit.* Mais quel est le carrosse qui traverse la plaine ? Je crois le connoître. Les armes, la livrée, tout enfin me donne la curiosité de le voir de plus près ; il s'avance vers moi. Dieu ! c'est Thémire, oui Thémire, la plus aimable de toutes les femmes ; c'est elle-même, elle me reconnoît, elle m'appelle. Quel souper ce soir nous ferons ensemble à Paris ! adieu mon rocher ! adieu ma bergere ! adieu mes prés, mes fontaines ! vous pouvez amuser un cœur qui

n'a point de paſſions ; mais j'aime mieux renoncer à vos délices, que d'étouffer le goût qui m'entraîne. Et d'ailleurs je crois que la vie champêtre, ſi elle dure plus de huit jours, n'eſt belle qu'en peinture.

Au reſte, je ne ſuis pas le ſeul qui ait habité le rocher dont je viens de faire la deſcription. Une caſſette que j'ai trouvée dans le fond de la grotte, m'apprend qu'un ſage avoit choiſi la même ſolitude. Ce tréſor n'eſt pas de ceux dont on fait le plus de cas dans ce ſiécle. Ce n'eſt pas de l'or, c'eſt de l'eſprit. Les deux Odes Anacréontiques intitulées l'*Amour & les Nymphes*, & l'*Amour Papillon*, inſérées dans les Poéſies fugitives, *pag.* 103 & 105 *de la premiere Partie*, ſont les petites piéces que je choiſis au hazard ; on y trouvera plus de naturel & de naïveté, que de juſteſſe & de travail.

DISCOURS

PRONONCÉ

A L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

Par l'AUTEUR, le jour de sa réception, à la place de M. l'Abbé GEDOIN.

MESSIEURS,

C'EST au besoin mutuel que les hommes ont de s'éclairer, qu'il faut rapporter l'établissement de toutes les Sociétés Littéraires; & c'est au sage établissement de ces mêmes Sociétés, qu'on doit fixer dans toutes les Nations l'époque la plus certaine des progrès de l'esprit humain. Le Lycée & le Portique furent dans la Grece les berceaux de la Philosophie & de l'Eloquence. Les Académies de la Grece devinrent les écoles des Romains.

Personne n'ignore que les Lettres florissantes sous le régne d'Auguste, languirent bien-

tôt après lui ſous l'oppreſſion de la tyrannie, & périrent enfin dans les ſecouſſes violentes qui ébranlerent l'Empire Romain. Les Arts ne triomphent que dans les temps de proſpérités ; & les talens endormis dans le ſein de la nature, ne s'éveillent preſque jamais qu'à la voix des Princes bienfaiſans ; maximes confirmées par l'hiſtoire de tous les Peuples, & en particulier par celle des François. On ſçait que Charlemagne ranima les Sciences & les Arts aſſoupis depuis long-temps ; mais à ſa mort, leur ſommeil léthargique recommença, & ne fut interrompu qu'après la priſe de Conſtantinople. Alors les Sçavans de la Grece, chaſſés par Mahomet II, chercherent un aſyle en Italie. Inſenſiblement les ténébres de la barbarie ſe diſſiperent, & le bon goût rendu à l'Europe, commença à effacer les traces profondes de l'ancienne domination des Goths.

L'Italie marqua la premiere, avec éclat, le moment de la renaiſſance des Arts ; elle enfanta preſque à la fois des Philoſophes, des Hiſtoriens, des Poëtes, des Peintres, des

Sculpteurs, & paſſa rapidement des commencemens aux progrès, & des progrès à la perfection.

Alors les Grands d'Italie, pour étendre la gloire naiſſante des Lettres, ouvrirent leur Palais aux talens, & fonderent un grand nombre d'Académies, dont les plus célebres fleuriſſent encore aujourd'hui. Les Arts qui s'étendirent par degré dans l'Europe, devoient naturellement ſe répandre en foule dans la France; mais le moment de ſon triomphe n'étoit pas encore arrivé. François I. mérita le titre de Reſtaurateur des Lettres. Marot, ſous ſon régne, réforma la Poéſie; mais cette brillante aurore annonçoit en vain un ſiécle plus éclairé. Le génie François demeura renfermé dans le cercle étroit des Ballades & des Rondeaux, tandis que l'Italie & le Portugal enfantoient des Poëmes épiques. L'ignorance étoit alors un titre de nobleſſe; nous ne connoiſſions d'autre gloire que celle de vaincre nos ennemis; nous ignorions encore le noble avantage d'inſtruire nos concitoyens.

Enfin le voile qui enveloppoit la France

ſe

se déchira. Le même siécle produisit un Philosophe qui enseigna au monde à raisonner; un Ministre qui apprit aux Rois à connoître leur puissance; un Poëte qui nous découvrit les ressorts des grandes passions, & l'art de faire parler les grands Hommes.

Le Cardinal de Richelieu, dont le coup d'œil étoit si prompt & si sûr, jugea que l'âge brillant de la France alloit commencer. Il mesura d'un seul regard la carriere immense que Descartes feroit parcourir à l'esprit humain, & l'espace que rempliroit le génie du grand Corneille. Persuadé que les esprits inventeurs n'éclairent que rapidement leur siécle, & que souvent ils laissent après eux autant de ténébres qu'ils en avoient dissipé; il résolut de jetter les fondemens d'une Compagnie, où le sçavoir & le goût, les connoissances & les talens fussent rassemblés; où dans une égalité parfaite, les gens du monde s'instruisissent avec les Sçavans, & les Sçavans se polissent avec les gens du monde Il comprit que cette union assureroit de la gloire aux Grands, de la protection aux Ecrivains, &

favoriſeroit également la culture des Arts, & le progrès de la politeſſe des mœurs. Il imagina ſagement, que le deſir d'être admis dans un corps ſi reſpectable, exciteroit autant d'émulation pour la vertu que pour la gloire; & qu'enfin l'Académie Françoiſe, en adoptant dans la ſuite d'autres Sociétés Littéraires, oppoſeroit une barriere impénétrable à l'ignorance & au mauvais goût. Le ſuccès répondit aux vues du grand Armand. Le Temple des Muſes s'éleva ſous les yeux de ſon Fondateur; & l'émulation qui développe & perfectionne les talens, ſe réveilla de toutes parts. La profeſſion des Lettres devint honorable. Racan, ce fameux Diſciple de Malherbe, s'illuſtra, en ajoutant aux titres de ſa Maiſon le titre d'Académicien.

Bientôt après on vit le grand Condé combattre & écrire comme Céſar. La Rochefoucauld, Buſſi, Saint-Evremont, acheverent enfin de convaincre les gens de qualité, que ce n'eſt pas le titre d'Auteur, mais la maniere de l'acquérir, qui peut les déshonorer; que rougir d'écrire, c'eſt rougir

de penſer, c'eſt être honteux d'éclairer ſon ſiécle.

Le préjugé qui condamnoit les femmes à l'ignorance, fut enfin détruit. La Suze, la Sabliere, la Fayette, Sévigné, Villedieu, Déshoulieres, apprirent à leur ſexe que les connoiſſances ne nuiſent point aux grâces, que ſouvent elles y ajoutent; & que s'il eſt toujours avantageux d'avoir de l'eſprit, il n'eſt jamais ridicule de le cultiver.

C'eſt par cette communication réciproque des gens du monde & des gens de Lettres, par cet échange continuel des agrémens & des connoiſſances, que la Langue Françoiſe parvint à ce degré d'élégance, de pureté & de force où la porterent bientôt les Boſſuet, les Deſpréaux, les Racine & les Fléchier. Marquer les progrès de l'eſprit ſous le régne paſſé, c'eſt faire l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe.

LOUIS XIV, ce Monarque à qui le Ciel, par une faveur preſque unique, avoit donné dans tous les états & dans toutes les profeſſions, de grands Hommes pour ſujets, démêla

bientôt les causes du rétablissement du goût ; il en rapporta l'origine à l'Académie Françoise, & en l'honorant de sa protection, il voulut que l'éclat de la récompense marquât l'importance du service. Ce grand Prince n'ignoroit pas que les mœurs s'adouciſſent à mesure que les esprits s'éclairent. Ainsi, MESSIEURS, quand il vous ouvrit son Palais, quand il vous reçut au pied du Trône, il attendit de l'exemple de vos vertus, autant d'avantages pour la société, que vos Ouvrages en avoient procuré à l'empire des Lettres. Il recueillit le fruit de ses espérances. L'Académie Françoise, dès son établissement, avoit prouvé dans l'examen du Cid, qu'on peut juger un Ouvrage avec sévérité, sans manquer d'égard pour la personne de l'Auteur ; la différence de la critique & de la satyre est marquée si clairement dans cet examen rigoureux, que la probité désormais ne peut plus les confondre.

Ne semble-t'il pas, MESSIEURS, à la sagesse de vos jugemens, que votre second Protecteur, ce Chef si respectable de la Justice, vous

ait laiſſé en partage l'eſprit d'équité & de modération ? Héritiers de cet eſprit, vous le communiquez à tous ceux que vous daignez adopter. Le Juvenal du ſiécle paſſé apprit parmi vous à tempérer l'amertume de ſon ſtyle. Le hardi critique d'Homere donna à la Muſe de notre ſiécle des leçons de politeſſe qu'il auroit dû recevoir d'elle. Ainſi, MESSIEURS, vous êtes tout à la fois les modèles des Ecrivains eſtimables, & l'exemple des bons Citoyens.

Ce double éloge vous rappelle néceſſairement le ſouvenir de l'illuſtre Académicien, à qui j'ai l'honneur de ſuccéder. Homme de Lettres & Homme du monde, il avoit partagé ſa vie entre les travaux de l'étude & les douceurs de l'amitié. Admirateur des Grecs & des Romains, il en devint l'heureux interprete ; ſes traductions reſſemblent aux belles copies de l'antiquité, qui font revivre dans un travail moderne, le feu & l'eſprit de l'original ancien. Senſible aux agrémens de la Société, M. l'Abbé Gédoin porta & conſerva dans le monde un cœur droit, une

ame ſimple ; & par un contraſte aſſez rare, il unit à la chaleur la plus vive dans les conteſtations, un fond inépuiſable de bonté & de douceur. On a beſoin, pour louer les hommes vulgaires, d'emprunter les ornemens de l'Eloquence ; la ſimplicité des faits ſuffit à l'éloge du vrai mérite. M. l'Abbé Gédoin rendit des ſervices auſſi importans à la République des Lettres, que ſes ancêtres en avoient rendu à l'Etat dans les emplois du Miniſtere & de la Guerre, pendant l'eſpace de plus de trois ſiécles. Il eut des amis à qui il fut fidèle ; il en eſt regretté ; leurs larmes ſinceres honorent plus ſa mémoire qu'un vain tribut de louanges.

Vous m'avez choiſi, MESSIEURS, pour ſuccéder à cet Homme célebre ; puiſſai-je un jour répondre à vos vues ! Je ſçais qu'en m'aſſociant à votre gloire, vous avez moins prétendu couronner mes foibles talens, que les encourager. Ma jeuneſſe qui me rend plus capable de profiter de vos leçons, loin de me nuire, a parlé en ma faveur. Vous vouliez ſans doute faire aſſeoir parmi vous, dans

le même jour, un des Maîtres de la Langue Françoiſe *, & adopter un éleve. Je pénétre vos intentions ; vous marquez par vos bienfaits les tributs que vous exigez de ma reconnoiſſance ; je connois déja le genre d'ouvrage auquel vous me deſtinez ; je vois le Héros que je dois célébrer ; vos vœux ſeront remplis : recevez mes engagemens, daignez les porter aux pieds du Trône de votre auguſte Protecteur. Oui, MESSIEURS, à votre exemple, je conſacre dès aujourd'hui toutes mes veilles, tous mes travaux, au Défenſeur des Rois, au Pere du peuple, au Héros de la guerre, à l'Ange de la paix.

* M. l'Abbé Girard.

RÉPONSE

De l'AUTEUR au Discours de Réception de M. DUCLOS.

MONSIEUR,

JE ne dois point au caprice du sort l'honneur de présider à cette Assemblée ; l'Académie Françoise a voulu confier à vos amis le soin de vous marquer son estime. Elle auroit choisi entre eux, pour parler en son nom, si elle n'eût été sensible qu'à sa gloire ; un homme dont les talens sont connus, dont les succès sont assurés, & qui né à la Cour, pourroit négliger les Lettres, s'il avoit moins d'esprit, & leur donner un nouvel éclat, s'il étoit moins modeste.

En me réservant l'honneur de vous recevoir dans son sein, l'Académie, MONSIEUR, n'a point consulté mes forces ; elle ne s'est souvenue que de mes sentimens ; elle a en-

visagé comme une récompense de mon zèle & de mon respect pour elle, le plaisir que j'aurois de vous couronner à ses yeux, & de mesurer le tribut d'estime qu'elle m'ordonne de vous rendre aux éloges qu'inspire l'amitié.

Ces lieux ont assez retenti des louanges de l'esprit & du génie; c'est à l'amitié, c'est à ce sentiment respectable que je consacre aujourd'hui mes foibles talens.

Quel heureux moment pour vous & pour moi! Je n'ai point à craindre de vous trop louer; vous n'aurez point à rougir de mes louanges: l'éloge d'un ami est toujours exempt de flatterie. L'homme indifférent peut à son gré dissimuler les défauts, exagérer les bonnes qualités, supposer des vertus; mais l'ami ne suppose rien dans son ami, il sent tout ce qu'il exprime; & s'il se trompe quelquefois sur l'étendue du mérite, il ignore toujours qu'il se soit trompé. Plus il est sensible, plus il est susceptible de prévention; l'illusion qui le séduit, le charme en même-temps qu'elle l'égare.

C'eſt pour me défendre, autant qu'il eſt en moi, d'une illuſion ſi flatteuſe, que j'éviterai de m'étendre ſur le ſuccès de vos différens Ouvrages. Ce n'eſt point à votre ami à vous dire que l'eſprit qui y régne eſt un eſprit de lumiere & de feu qui vole rapidement à ſon but, qui dévore tous les obſtacles, diſſipe toutes les ténébres, & ne néglige quelquefois de s'arrêter ſur les divers accidens qui précédent, accompagnent ou ſuivent les objets, que pour préſenter plus vivement les objets mêmes. Il n'eſt permis qu'à des Juges ſans prévention d'apprécier la la noble hardieſſe d'un Ecrivain qui s'écarte des routes communes, non par ſingularité, mais parce que ſon génie lui en ouvre de nouvelles, qui attaque avec force l'empire injuſte des préjugés, & reſpecte avec ſoumiſſion toutes les loix de l'autorité légitime.

Je laiſſe à vós juſtes admirateurs le ſoin d'applaudir à votre eſprit; mon devoir eſt de parler de votre cœur; de développer, de faire encore mieux connoître cette partie de vous-même, ſi intéreſſante pour nous, & ſans

laquelle, en vous décernant la couronne du talent & de l'esprit, nous aurions gémi de ne pouvoir vous accorder le prix de notre estime.

Je dois rappeller, pour la gloire des Lettres, ce temps à peine écoulé, où l'honneur d'être assis parmi nous excita l'ambition d'une foule de concurrens estimables. Le Public & l'Académie même partagés entre un Ecrivain célebre, & un homme qui joint au mérite littéraire l'avantage d'être utile à l'Etat, s'occupoient sans cesse des deux rivaux, défendoient avec chaleur leurs intérêts, & attendoient avec une impatience mêlée de crainte, le moment marqué pour le triomphe. Jamais victoire ne fut mieux disputée; jamais au milieu des sollicitations les plus puissantes, la liberté de l'Académie, si nécessaire au bien des Lettres, & le plus grand des bienfaits de notre auguste Protecteur, ne se conserva si pleine & si entiere; jamais deux émules ne s'estimerent de si bonne foi, & ne se firent la guerre avec tant de probité. Ils combatoient sans crainte, persuadés que le vainqueur deviendroit l'ami le plus zélé de son

rival, au moment qu'il ſeroit nommé ſon Juge.

L'événement juſtifia cette confiance réciproque ; l'un & l'autre parti ſe réunit ; les ſuffrages ſe confondirent pour être unanimes, & les Juges ceſſerent d'être partagés entre les deux concurrens, dès qu'ils eurent deux couronnes à leur offrir.

Vous ne devez pas regretter, MONSIEUR, de n'avoir pu ſolliciter vous-même une place que nous vous deſtinions depuis long-temps. Vos amis, pendant votre abſence, ont achevé de lever le voile qui déroboit vos vertus ; ils ont révélé ces ſecrets de l'honnête-homme, ces actions généreuſes faites ſans oſtentation, & toujours cachées avec ſoin ; ils ont mis dans le plus grand jour cette nobleſſe de ſentimens, cette ſimplicité de mœurs, ce fond de franchiſe & de probité qui déconcerte ſouvent la diſſimulation, & attire toujours la confiance.

Pardonnez-moi, MONSIEUR, de m'occuper ſi long-temps de vous ; peut-être un jour, placé où je ſuis, verrez-vous entrer

dans ce ſanctuaire des Muſes un ami ; vous ſentirez alors combien il eſt doux de pouvoir le louer publiquement, & combien il eſt difficile d'abréger ſon éloge.

Je n'ajouterai rien au portrait que vous venez de faire de votre célebre Prédéceſſeur ; vous avez ſaiſi tous les traits qui peignent ſon eſprit, qui caractériſent ſes Ouvrages ; & je les affoiblirois, ſi j'eſſayois de les imiter. Je me contenterai donc de remarquer que M. l'Abbé Mongault, dans ſes excellentes Traductions, a ſçu aſſervir avec tant d'art la Langue Françoiſe au génie de la Langue Latine & de la Langue Grecque, que les expreſſions ſeules ſont changées, & que l'eſprit de l'original, conſervé tout entier, ſemble avoir repris une nouvelle vie. Hérodien dans ſon Hiſtoire, Ciceron dans ſes Lettres, parlent comme des François, & ne ceſſent pas, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, de penſer comme des anciens.

M. l'Abbé Mongault eut encore un autre genre de mérite plus rare & plus grand aux yeux de la raiſon. Sévere critique des origi-

naux dont il faiſoit de ſi belles copies, il apperçut des défauts dans l'Orateur Latin, & un grand nombre de fautes dans l'Hiſtorien Grec; il oſa les relever avec une hardieſſe preſque ſans exemple. Sans doute la ſupériorité de ſon eſprit pouvoit ſeule l'empêcher de tomber dans cette eſpece d'idolâtrie ſi commune aux Traducteurs.

Venez, MONSIEUR, nous conſoler de la perte d'un Ecrivain ſi eſtimable; nous ſommes en droit d'attendre de vous les mêmes ſecours. Comme lui, vous appartenez à une Colonie ſi floriſſante, qui ſortie autrefois du ſein de l'Académie Françoiſe, nous rend par reconnoiſſance les tréſors de lumiere qu'elle reçut autrefois de nous. Venez nous faire part des richeſſes qu'elle découvre tous les jours, & portez-lui en échange ces principes de goût, ces fineſſes de l'art d'écrire qui font l'objet de nos recherches.

Vous verrez régner dans nos Aſſemblées l'égalité la plus parfaite, malgré la différence des conditions; la docilité la plus grande, malgré la ſupériorité des lumieres; la con-

corde au milieu des talens, & l'union entre les rivaux.

Vous verrez l'Académie, toujours équitable, ne mépriſer dans ſes plus cruels ennemis, que l'injuſtice de leur prévention, & louer, même de bonne foi, les dons précieux de l'eſprit dont ils abuſent contre elle.

Vous verrez enfin dans ce Temple des Muſes, les vertus exciter autant d'émulation que les talens. Oui, MONSIEUR, l'eſtime d'un Roi Protecteur des Arts, les bontés d'un Monarque Pere de ſon Peuple, ſont pour l'Académie Françoiſe des motifs d'ambition plus puiſſans que les applaudiſſemens de l'Univers, & les louanges de la poſtérité. Admis au pied du Trône, vous bénirez avec nous le régne de la Juſtice; vous célébrerez les ſuccès de la guerre, ſans perdre de vue les avantages de la paix. L'encens de la flatterie ne fume point devant notre Maître; le Roi mépriſe la louange; il n'aime que l'expreſſion du ſentiment. Que nous ſommes heureux! En ne diſant que la vérité, nous faiſons l'éloge de ſon régne.

Bientôt ſon Palais va retentir de nos chants ; bientôt un Fils digne de lui, un Prince l'eſpérance des François, qui au ſortir de l'enfance connoiſſoit déja la probité, & l'honoroit de ſes éloges, va s'unir au pied des Autels à une Princeſſe illuſtre, qui ne doit qu'à ſes vertus le bruit de ſa renommée. Bientôt ces deux auguſtes Epoux vont former ces liens reſpectables qui aſſurent la gloire du Trône & la félicité des Peuples.

Que leurs nœuds ſacrés ſoient éternels ; que leur bonheur ſurpaſſe leur eſpérance, & égale l'ardeur de nos vœux ! Une ſemblable union annonce à la poſtérité la plus reculée, des Princes juſtes ; aux ennemis de la France, des Vainqueurs généreux, & des Arbitres à l'Europe.

COMPL.

COMPLIMENS

Faits à Verſailles le 13 Avril 1747.

Par l'AUTEUR, Directeur de l'Académie Françoiſe, à l'occaſion de la mort de la Reine de Pologne.

AU ROI.

SIRE,

TOUS vos Sujets, & même vos ennemis, admirent dans VOTRE MAJESTÉ le grand Roi, le vainqueur généreux, & le Protecteur de la Juſtice. Permettez, SIRE, à l'Académie Françoiſe, toujours occupée de votre gloire, d'admirer ſur le Trône un Monarque tendre & compatiſſant, qui eſſuie les larmes de ſa Famille auguſte, qui calme & partage ſa douleur, & à qui les liens du ſang & les nœuds de l'amitié ſont auſſi chers que les

droits de ſa Couronne. Un Héros n'illuſtre que ſon ſiécle ; un Roi ſenſible fait honneur à l'humanité.

A LA REINE.

MADAME,

NOUS n'oſons exprimer à VOTRE MAJESTÉ les ſentimens dont nous ſommes pénétrés ; un mot peut faire couler de nouvelles larmes. Jugez, MADAME, combien l'Académie Françoiſe eſt touchée de vos regrets par la crainte qu'elle a d'en rappeller la cauſe. Qu'un zèle ſi pur, que des hommages ſi ſinceres puiſſent conſoler VOTRE MAJESTÉ ! Quelque juſte que ſoit votre douleur, nous ferions nos efforts pour la calmer, ſi nous ne ſçavions pas que le courage eſt inſéparable de la vertu.

A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN.

MONSEIGNEUR,

SI nos vœux ſont remplis, vous ne verrez plus l'Académie Françoiſe vous offrir le tribut de ſa douleur. Nous eſpérons, MONSEIGNEUR, ne paroître à l'avenir devant vous qu'animés par la joie, ou conduits par la reconnoiſſance. Que ne devons-nous pas attendre de vos bienfaits ? Vous accordez aux beaux Arts, en les cultivant vous-même, la protection la plus glorieuſe & la plus utile.

A MADAME
LA DAUPHINE.

MADAME,

LES nœuds ſacrés que vous venez de former avec un Prince, l'amour des François,

vous rendent propres tous ſes ſentimens. Vous partagez aujourd'hui ſes regrets ; puiſſiez-vous à l'avenir ne reſſentir que ſon bonheur ! Que ſa félicité, MADAME, ſoit toujours votre ouvrage, comme elle eſt la ſource de nos eſpérances ! La vertu que vous rendez aimable, vous donne des droits éternels ſur ſon cœur ; & vous aſſure à jamais de nos hommages.

COMPLIMENT

FAIT au ROI à ſon retour de l'Armée, le 28 Septembre 1747.

SIRE,

LES ſuccès rapides n'ont acquis aux Princes les plus heureux que le titre de Conquérant ; les obſtacles vaincus de toutes parts vous ont mérité celui de Héros ; & votre amour conſtant pour la paix, au milieu des proſpérités de la guerre, vous aſſure à jamais les noms de Sage & de Pere de la Patrie.

FIN.

PIÉCES

ADRESSÉES

A M. LE C. DE B***

PIÈCES

ADRESSÉES

A M. LE C. DE B**

EPITRE

A SON EXCELLENCE *

M. L'ABBÉ C. DE B****

Sur la conduite respective de la France & de l'Angleterre.

Vous en qui la candeur, la foi, la vérité,
Des mœurs de la nature ont la simplicité,
Ministre citoyen, vertueux Politique,
B*****, cet art profond où votre ame s'applique
N'est donc point l'art de feindre & de dissimuler,
D'engager sa parole & de la violer,
D'ébranler d'un Etat les fondemens paisibles,
De tendre aux Souverains des piéges invisibles,
Et de leur présenter, pleine d'un doux poison,
La coupe du mensonge & de la trahison ?

---

* M. le C. de B*** étoit alors Ambassadeur auprès de leurs Majestés Impériales.

D'un fourbe ambitieux tel eſt l'affreux manége :
Des plus ſaintes des loix infracteur ſacrilége,
Ou de ruſe ou de force il veut tout aſſervir.
Le crime eſt ſa vertu dès qu'il peut le ſervir.

C'eſt cette ambition tyrannique & fatale,
Qui de la Politique inventa le dédale.
Elle avoit tout à craindre en oſant éclater ;
Pour ſubjuguer le monde il fallut le flater :
Des traits de la Juſtice on colora l'injure,
A l'ombre des ſermens s'éleva le parjure,
La trahiſon ſuivit la foibleſſe & la peur,
Et cacha ſon poignard ſous un voile trompeur.

Mais s'il eſt une intrigue obſcure & tortueuſe ;
Il eſt une ſageſſe & noble & vertueuſe.
Fille de la Juſtice & mere de la Paix,
Son trône eſt entouré des heureux qu'elle a faits.
Elle ſe montre aux Rois, telle qu'aux jours d'Aſtrée
Sur la terre encor pure elle fit ſon entrée :
Ses traits d'un faux éclat ne ſont point revêtus ;
Elle eſt nue ſans art, comme il ſied aux vertus.
Qu'auroit-elle à cacher ? Sa bonté généreuſe
Ne deſire plus rien, quand la terre eſt heureuſe.
L'honneur & l'équité, la concorde & l'amour
Soutiennent ſa couronne, & compoſent ſa Cour.
Que dans ſon ſanctuaire on pénétre à toute heure ;
Un ſoleil ſans nuage éclaire ſa demeure :

Ses oracles sacrés n'ont rien de captieux,
Et leur livre est sans cesse ouvert à tous les yeux.
Du Roi que vous servez telle est la politique.
Il ne demande en vous qu'un sage véridique:
Montrez dans tout leur jour les vertus de son cœur,
B*****, à l'artifice opposez la candeur.
C'est à nos ennemis à chercher les ténebres.
Mais déja leurs complots ne sont que trop célebres,
L'Anglois a dit: (*a*) » Les mers bornent mon horison,
» Leurs bords sont mes remparts; mais ils sont ma
» prison:
» L'Europe a beau changer de face & de fortune,
» Tourbillon séparé de la sphere commune,
» D'un feu séditieux consumé vainement,
» En serai-je moi seul la proie & l'aliment?
» Répandons au-dehors ce feu qui me dévore:
» Hâtons-nous d'asservir l'Océan libre encore;
» Et qu'un monde nouveau, par moi seul dominé,
» Se joigne aux bords étroits où je suis confiné.
A ces mots, les deux mers se couvrent de ses
voiles.
Ses Peuples vont chercher de nouvelles étoiles;
Et son vaste commerce, à peine encor naissant,

(*a*) On remonte ici aux tems d'Henri VIII & de la Reine Elisabeth.

Vole d'un monde à l'autre, & revient floriſſant.
Le Portugal heureux & l'Eſpagne opulente
Promenoient ſur les mers leur fortune indolente.
Sans deſirs, ſans beſoins & ſans activité :
Du fruit de leurs travaux Londre avoit hérité.
De ſes fers échappé le Batave intrépide
Avoit pris dans la Paix un eſſor plus rapide.
Du luxe de l'Europe agile meſſager,
Son régne fut brillant ; mais il fut paſſager.
L'ambitieux Anglois ne veut point de partage.
Ce rival à ſes yeux eſt fait pour l'eſclavage :
Il l'attaque, il le preſſe, il veut le mettre aux fers.
Il eſt vaincu lui-même, il eſt chaſſé des mers ;
Il flatte le vainqueur, l'appaiſe, le déſarme.
Le Batave en ſes mains ſe livre ſans allarme,
D'un Roi qui l'a vengé (*a*) ſe détache pour lui ;
L'Anglois au poids de l'or lui vend un foible appui,
Et ſous le nom d'ami s'en faiſant un eſclave,
L'abaiſſe, l'affoiblit, le dépouille & le brave.
Cependant le François, par l'Anglois dédaigné,
Allarme en s'élevant ſon orgueil indigné.
Peuple doux & léger, mais courageux, docile ;
Inventeur négligent, imitateur habile ;
Demain profond dans l'art qu'il effleure aujourd'hui,

(*a*) Louis XIV.

Il laiſſe, en ſe jouant, ſes maîtres après lui.
Induſtrieux François, remplis tes deſtinées.
Les mers, pour recevoir tes poupes fortunées,
Embraſſent tes Etats, te préſentent leur ſein :
Leur rivage à tes pieds s'arrondit en baſſin.
Tes fleuves nourriciers, la Loire vagabonde,
La rapide Charente, & la vaſte Gironde,
La Seine aux flots d'argent, le Rhône impétueux,
Attendent des deux mers les tributs ſomptueux.
Le Pin (*a*) cherche ta voile & des monts ſe détache ;
Le Chêne, pour voguer, vient s'offrir ſous ta hache ;
Le fer, né ſous tes pas, dans tes forges coulé,
Prêt à vomir la foudre, en cylindre eſt moulé ;
Une écorce légere, au défaut de la ſoie,
Se replie en cordage, en voile ſe déploie ;
Le ſapin te prodigue un bitume onctueux ;
Rien ne manque à tes arts, tout ſeconde tes vœux.
L'Aurore & le Couchant appellent tes Pilotes :
Ils partent ; & bientôt le retour de tes flottes
Etale les tributs de Smyrne & de Tunquin,
Les fruits de l'Amérique & l'or de l'Africain.
Les baumes, les parfums de la fertile Aſie,
Et du grain de Moka l'odorante ambroſie,

(*a*) Les Pyrenées peuvent fournir à la France des mâts & des bois de conſtruction auſſi beaux & peut-être meilleurs que ceux du Nord.

Et l'azur d'une plante, (a) & le miel d'un roſeau, (b)
Et du ver Indien (c) le précieux réſeau
Et ce riche duvet (d) qu'une main délicate
File ſous les palmiers de Golconde & Surate,
Dans tes Ports enrichis attirent tes rivaux;
Pour toi nouveaux tréſors, pour eux beſoins nouveaux.
L'envie en frémiſſant s'éveille à ce ſpectacle.
Peuples jaloux, pourquoi, ſans trouble & ſans obſtacle,
Par les mêmes travaux ne pas vous ſignaler?
L'heureux François n'oppoſe, à qui veut l'égaler,
Que l'émulation, la valeur, l'induſtrie,
Les talens & les arts enfans de ſa Patrie.
L'Anglois, tyran des mers, ſûr de ſon aſcendant,
Prétend ſeul de Neptune uſurper le trident.
Il s'eſt déja ſoumis de contrée en contrée,
Les plus riches climats de l'Inde hyperborée;
Et ces bords tant de fois uſurpés & repris,
Sont pour lui de la Paix & le gage & le prix. (e)
Des colonnes d'Hercule au détroit du Boſphore,
Et des glaces d'Hudſon juſqu'aux ſables du More,
Ses vaiſſeaux dans leur courſe embraſſent l'univers;

(a) L'Indigo.
(b) Le Sucre.
(c) Le Ver à ſoie.
(d) Le Coton.
(e) La Paix d'Utrecht.

Mais pour lui nos succès sont autant de revers.
D'une rivalité paisible & généreuse
Il craint de hazarder l'épreuve dangereuse.
Stairs (*a*) semble s'écrier du bord de son tombeau:
» Citoyens, de la guerre allumez le flambeau,
» Des rivaux de la France aiguillonnez la haine;
» Mais ne vous flattez point de l'espérance vaine
» De vaincre en ces climats un ennemi puissant,
» Qui peut vous accabler, même en s'affoiblissant.
» Achetez, s'il le faut, des bras qui le détruisent:
» Contre vos Alliés que ses efforts s'épuisent.
» Mais vous, sans plus chercher dans des combats douteux
» Une gloire sanglante ou des revers honteux,
» Portez loin de ces bords vos forces réunies:
» Submergez ses vaisseaux, brulez ses Colonies.
» C'est-là, que dans sa source il faut aller tarir
» Ce commerce fécond qu'il ne peut secourir.
» Qu'on nomme vos exploits conquêtes ou rapines;
» Allez de sa puissance attaquer les racines,
» Et vous verrez bientôt se flétrir de langueur
» Cet arbre dont la seve entretient la vigueur.

(*a*) Le système de Milord Stairs est connu de toute l'Europe. Sa plus grande frayeur étoit que la France eût une Marine. Les Anglois, disoit-il, doivent l'écraser à quelque prix que ce soit, dès qu'ils la verront s'élever.

Londres grave en airain ces leçons dans ſes faſtes ;
Tout ſemble conſpirer à des projets ſi vaſtes :
L'Europe eſt embraſée, & l'Empire François
Vainqueur, mais accablé de pénibles ſuccès,
Entouré d'ennemis, conſume dans la guerre
Et ſon or & ſon ſang répandus ſur la terre. (*a*)
Les vainqueurs, les vaincus, dans ce triſte univers,
Tout gémit ; & l'Anglois triomphe ſur les mers.
Inſtruits par le malheur, les Peuples ſe demandent :
» Pour qui coule le ſang que nos glaives répandent ;
» Et pour qui pleurons-nous nos enfans égorgés,
» Nos murs réduits en poudre & nos champs ravagés ?
» L'Anglois ſeul, enrichi de la perte commune,
» Veut ſur notre ruine élever ſa fortune ;
» Mais qui de nous eſt fait pour être aveuglément
» De ſon ambition la proie ou l'inſtrument ?
» Des Iſles de Colomb aux rivages de l'Ourſe,
» Quand le fer deſtructeur aura marqué ſa courſe ;
» Quand nous l'aurons rendu plus fier, plus dangereux ;
» En bute à ſes complots, ſerons-nous plus heureux ?
» L'un à l'autre il nous vend comme de vils eſclaves.
» Il a par les François ruiné les Bataves ;

(*a*) Guerre de Boheme.

» Pour épuiſer la France il arme les Germains,
» Qu'il détruira peut-être un jour par d'autres mains.
» Jadis (*a*) pour l'Acadie il eût livré l'Autriche:
» Toujours prêt à courir au butin le plus riche;
» Que ſon intérêt change, il change de parti,
» Et n'offre à qui le ſert qu'un joug appeſanti.
» A ce funeſte joug c'eſt trop livrer nos têtes:
» Qu'il pourſuive lui ſeul ſes injuſtes conquêtes;
» Et qu'on ne diſe plus que ſon or corrupteur
» Eſt du ſort des Etats l'arbitre & le moteur.
Ainſi l'Europe enfin s'éclaire & ſe dégage.
L'Anglois en vain trois fois la rappelle au carnage:
Trois fois (*b*) vaincu lui-même il fuit en menaçant,
Et réduit à la Paix (*c*) la ſigne en frémiſſant.
Sur l'Océan calmé les hoſtilités ceſſent,
L'eſpérance & l'ardeur dans nos Iſles renaiſſent,
Le commerce effrayé rappelle ſes eſprits:
D'abord foible & timide, il ſort de ſes débris;
Pas à pas il s'étend, s'affermit & s'éleve
Et l'envie auſſi-tôt contre lui ſe ſouleve.
La Paix tenoit ce monſtre à ſes pieds enchaîné;

(*a*) L'Acadie cédée aux Anglois fut une des conditions du Traité d'Utrecht, qui aſſure la Couronne d'Eſpagne à la Maiſon de Bourbon.
(*b*) A Fontenoy, à Raucoux, à Lawfeld.
(*c*) La Paix d'Aix-la-Chapelle.

Mais bientôt de ſes fers il ſort plus effréné.
L'orage qui ſe forme aux bords de l'Acadie,
Menace l'Univers d'un nouvel incendie ;
L'Anglois en l'excitant feint de le conjurer.
Il atteſte la Paix que l'on vient de jurer,
Il l'atteſte, & médite, implacable en ſa haine,
Du Canada ſurpris l'invaſion ſoudaine.
Tel étoit ce projet ſi terrible & ſi vain,
Dont Shirley parmi nous fomentoit le levain.
Le piége eſt découvert ; retirez vos arbitres,
Anglois : les attentats ſont déſormais vos titres.
Qu'on n'examine plus vos droits ni vos deſſeins:
Ennemis dans la paix, dans la treve aſſaſſins
Vous avez révolté la groſſiere droiture
D'un peuple qui n'avoit pour loi que la nature.
Du parti le plus juſte il s'eſt enfin rangé.
Vous oſez le proſcrire ; il ſera trop vengé.
Sa Maſſue (*a*) a déja ſecondé notre épée,
Et déja, d'une main dans le meurtre trempée,
Il montre à ſes enfans vos cheveux tout ſouillés
Du ſang qui fume encor ſur vos fronts dépouillés.
Braddock, ce confident d'une trame perfide,
De vos brigands armés ce redoutable guide,
Les voit périr, ſuccombe, & nous laiſſe en mourant

(*a*) Les Sauvages l'appellent *caſſe-tête.*

D'un

D'un complot détesté l'aveu déshonorant.

Honteux, désespéré de ce revers funeste
Dans toute sa fureur l'Anglois se manifeste :
Semblable à cet esprit du Ciel précipité
Que l'Homere de Londre a si bien imité,
Son orgueil confondu s'endurcit à la honte,
Et de rage écumant, mord le frein qui le dompte.

Qu'est devenu ce Peuple autrefois vertueux ?
Son courage étoit noble autant qu'impétueux :
L'équitable François l'admiroit sans le craindre :
Ses guerriers expirans nous forçoient à les plaindre.
Anglois, vous fûtes grands dans vos malheurs passés ;
De notre estime enfin vous êtes vous lassés ?
Où sont les sentimens que vous nous inspirâtes ?
Héros à Fontenoy, sur les mers vils Pirates,
Pour courir au pillage avec impunité,
Vous joignez la bassesse à l'infidélité !
Vous nous criez, *la Paix*, & nous livrez la guerre !
Lâcheté jusqu'à vous inconnue à la terre :
Vous nous tendez les bras, vers vous nous accourons ;
Et vous nous trahissez quand nous vous secourons !

Mais d'un Peuple effréné ces horreurs sont l'ouvrage.
En soupçonner son Roi, c'est lui faire un outrage.

Roi d'Albion, LOUIS n'en appelle qu'à toi : (*a*)
Il en eſt tems encor, juge & prononce en Roi ;
Sois complice ou vengeur, autoriſe ou répare,
Choiſis... ſon choix eſt fait, & Fox (*b*) nous le déclare.

LOUIS, ta gloire enfin n'a plus à balancer,
Et l'offenſe impunie invite à t'offenſer.
Venge ton Pavillon, venge ton Diadême.
O France, quels tréſors n'as-tu pas en toi-même !
Que Londre a peu connu ta force & tes moyens !
L'honneur ſous un Monarque a fait des Citoyens.
Ame de nos Conſeils, ô puiſſante harmonie !
De l'Etat dans tes mains la force eſt réunie.
Tout n'a qu'un mouvement, qu'un centre, qu'une loi :
La France eſt un grand corps, dont le cœur eſt ſon Roi.
Mais quel trouble imprévu s'éleve au ſein de Londre ?
LOUIS, dans ſes projets tu viens de la confondre.
Si l'Autriche & la France ont dû ſe balancer,
S'affoiblir tour à tour, tour à tour s'abaiſſer ;
C'étoit pour s'affermir dans un juſte équilibre,
Et rendre en s'uniſſant le monde heureux & libre.

(*a*) Réquiſition du Roi.
(*b*) Réponſe du Miniſtre d'Angleterre.

Aux deſſeins de Henri LOUIS a ſatisfait :
Il a fait ce qu'Armand dans ce ſiécle auroit fait.
France, Autriche, vos noms enlacés par la Gloire,
Enchaînés par la Paix ſe ſuivront dans l'hiſtoire.
D'une ſainte union ſymboles révérés,
Et du bonheur public préſages aſſurés,
Ces noms en traits de flamme ornent le frontiſpice
Du Temple de Janus (*a*) fermé ſous leur auſpice.
REINE, l'amour du monde & l'exemple des Rois,
De LOUIS triomphant digne émule autrefois,
De LOUIS déſarmé plus digne amie encore,
Le François t'admira ; déſormais il t'adore.
Les Sujets de LOUIS ſont devenus les tiens.
Tes Peuples à leur tour ſont au nombre des ſiens.
Leur amour pour leurs Rois vient de former leur chaine.
Ils furent ennemis ſans connoître la haine ;
Ils ſont rivaux encor de gloire & de vertu,
Et s'aiment en Héros, comme ils ont combattu.
Rois amis des mortels, tranquilles Républiques,
C'eſt pour vous que ſont faits nos liens pacifiques :

(*a*) Quand cette Epître a été compoſée, il y avoit lieu de préſumer qu'aucune Puiſſance de l'Europe, ne ſeroit aſſez ennemie du bien public, & de ſes intérêts particuliers, pour s'oppoſer aux vues pacifiques de la France & de l'Autriche.

Sous les ailes de l'Aigle, à l'ombrage des Lis,
Goûtez des jours sereins par la Paix embellis :
Tranquilles spectateurs, vous nous verrez combattre.
Sous ses coups imprévus l'Anglois croit nous abattre ;
Il ne sçait point encor, même après Fontenoi,
Ce que peut le François lorsqu'il venge son Roi.
Londres t'a méconnu ; ton ardeur l'a trompée :
Peuple autrefois l'ami de Rome & de Pompée,
Marseille, tu fais plus qu'on n'ose demander,
Et Richelieu n'a pas le tems de commander.
Huit Soleils ont produit les travaux d'une année :
Tout est prêt, on fait voile, & Minorque étonnée
Voit vingt mille Guerriers s'élancer sur ses bords.
L'Anglois cherche en fuyant son salut dans ses Forts.
Là, tout ce qu'inventa la prudence guerriere
Pour rendre une défense & longue & meurtriere,
Trois mille combattans sous un triple rempart,
Et la flamme & le fer, & la nature & l'art,
Nous avons tout à vaincre. Autour de ces murailles
La terre sous nos pas endurcit ses entrailles.
La bombe dans les airs s'élance en mugissant ;
Le boulet vole, tombe & roule en bondissant ;
A travers les éclats du bronze & du salpêtre,
L'insatiable mort commence à se repaître ;
Le François l'envisage, & marche en l'insultant :
La voix qui le commande est tout ce qu'il entend.

Du front de Richelieu le calme & l'assurance
Sement autour de lui la joie & l'espérance,
Il semble qu'il fait part, au milieu des combats,
De son génie aux Chefs, de son cœur aux Soldats.

Sage & malheureux Bing, il est tems de paroître:
Viens chercher ta ruine & ta honte peut-être.
Rome après la défaite honoroit la valeur;
Carthage en un Héros puniſſoit le malheur:
Ta Patrie a l'orgueil & la foi de Carthage:
Tremble; elle peut encor l'imiter davantage.
Il combat; & vaincu, préfere ſon devoir
A l'honneur dangereux d'un noble déſeſpoir;
Il fuit: mais contre nous ſa flotte ramenée
Peut ſecourir encor Minorque abandonnée.
Non, François, ton ardeur ſçaura la devancer,
Sans donner aux deſtins le tems de balancer.
Eſt-il pour ce torrent d'obſtacle qu'il ne dompte?
S'il ne peut renverſer ſa digue, il la ſurmonte.
Déja Mahon chancelle & prévoit ſon malheur:
Il réſiſte à la foudre, & cede à la valeur.
De l'Anglois conſterné l'eſpérance eſt éteinte.
Ni de ſon triple Fort la redoutable enceinte,
Ni le foſſé profond qui nous tient ſéparés,
Ni les fourneaux ſans nombre à nos pieds préparés,
Ni la foudre qui borde un mur inacceſſible,
Ne lui ſemblent pour nous un obſtacle invincible.

Il cede, il capitule, & des Lis déployés
Il détourne en partant ſes regards effrayés.
La Méditerranée à l'Europe eſt rendue,
L'Univers applaudit, & Londre eſt confondue.
C'eſt ainſi que la honte eſt le fruit de l'orgueil.
Quand le crime eſt heureux, la Terre eſt dans le deuil :
La Terre eſt dans la joie, alors que la Victoire
Couronne la Vertu des lauriers de la Gloire.

MARMONTEL.

EPITRE

A M. LE C. DE B***

J'avois juré que, sur ma lyre,
Je ne cadencerois jamais
Ni l'Eloge, ni la Satyre.
J'avois juré que déformais
Ma Muse fiere, sans rudesse,
Ne présenteroit point de fleurs
Aux favoris de la Déesse
Qui nous séduit par ses faveurs,
Et dont l'inconstance traîtresse
Fait redouter à la Sagesse
Le faîte glissant des grandeurs.
J'avois juré..... Vaine promesse!
Je romps aujourd'hui mon serment,
Pour vous heureux & tendre Amant
Des doctes Nymphes du Permesse,
Pour vous favori de Plutus;
Vous en qui le rang, l'opulence
Sont l'équitable récompense
Et des Talens & des Vertus.

Ne craignez pas que dans une Ode,
J'aille, louangeur incommode,
Vous assoupir par mon encens;
Je me ris de ces foux lyriques,
Qui, moins sublimes que pesans,
Versent leurs pavots pindariques
Sur les Belles & sur les Grands.

O Volupté, tendre Déesse,
Inspire-moi ces sons flatteurs,
Ces Vers, enfans de la paresse,
Qui par les charmes séducteurs
D'une agréable négligence,
Méritent toujours l'indulgence
Des plus difficiles Lecteurs.

C'est sur ce ton que dans Cythere,
Couronné de myrte & de fleurs,
D'une voix flexible & légere,
Vous chantiez jadis ces trois Sœurs,
De qui la Nature est la mere,
Sans qui la beauté réguliere
N'a point de droits sur notre cœur,
Et qui souvent à la laideur
Donnent l'heureux talent de plaire.
Qui, mieux que vous, pouvoit vanter
Des *Grâces* le charmant partage?

Vous êtes fait pour les chanter,
Puiſque vos Vers en ſont l'ouvrage.

Sur la lyre d'Anacréon
Vous célébrez l'enfant volage,
Qui dans le printems de notre âge,
Eſt le tyran de la raiſon.
Vous chantez le Dieu de la table,
Celui des Vers & des Chanſons;
Vous peignez la Muſe adorable,
Qui par un regard favorable,
Vous inſpira les plus doux ſons,
Et qui non moins tendre qu'aimable,
Rendit ſon cœur à vos leçons.
Oui, votre Muſe enchantereſſe
Eſt l'amante de la Beauté,
L'image de la Volupté,
Et l'oracle de la Sageſſe.

La Volupté peinte en vos Vers,
N'eſt point cette idole peſante,
Qui ſur le Pinde languiſſante,
Eſt inſenſible à nos concerts,
Qui, moins par goût que par foibleſſe,
Exempte d'aimables deſirs,
Languit au ſein de la molleſſe,
Et s'endort parmi les plaiſirs:

C'eſt cette Nymphe ſémillante,
Toujours vive, toujours brillante,
Qui, par les ris de la gaieté
Et par les jeux de la folie,
Fait rire la mélancolie,
Et déride la gravité.
C'eſt la décence qui, ſans ceſſe,
Par ſes plaiſirs comptant ſes jours,
Boit dans la coupe des Amours,
Le doux nectar de la Sageſſe.
Esclave d'un vieux préjugé,
Envain l'imbécille vulgaire,
Croit que, de tous ſoins dégagé,
Un Poëte n'eſt partagé,
Que du talent peu néceſſaire,
De coudre & de rimer des mots;
Mais vous joignez, malgré ces ſots,
L'art d'être utile au don de plaire.

Tel on vit jadis Addisson,
Négocier la paix en France,
Pour le Monarque d'Albion;
Et graver à jamais ſon nom,
Par ſa verve & ſon éloquence,
Dans les faſtes de l'Hélicon.
Ou tel au temple de Thalie,
Destouches fronda nos travers,

Et fut utile à ſa Patrie
Par ſes Traités & par ſes Vers.
Tel au luth Anacréontique,
Vous joignez l'étude des Loix :
Tel, vous délaſſant quelquefois
Par une Chanſon poétique,
Des graves ſoins de vos emplois,
On vous a vu, grand Politique,
Soutenir avec tout le poids
D'une éloquence pathétique,
Et l'autorité deſpotique,
Et la juſtice de nos droits.
Oui, c'eſt vous, dont la main puiſſante,
Par une adreſſe bienfaiſante,
Forma ce nœud ſi glorieux
Que l'Anglois craint & qu'il admire ;
Ce nœud qui vient de joindre entr'eux,
L'Eſpagne, la France & l'Empire.
Que ce premier de vos bienfaits,
Que ce lien qui nous raſſemble,
Puiſſe réunir à jamais
Des Peuples nés pour vivre enſemble !
C'eſt vous qui rendez à Thémis
Sa balance & ſon premier luſtre ;
Par vous notre Sénat illuſtre
Verra ſes droits plus affermis ;

Il va confondre la malice,
Rétablir l'ordre, la juſtice,
Et renverſer nos ennemis.

Mais tous ces bienfaits, dont la France
Conſervera le ſouvenir,
Nous font entrevoir l'eſpérance
Du plus favorable avenir.
Oui, tandis que ſur nos frontieres,
Le Dieu terrible des combats,
Au bruit des trompettes guerrieres,
Lance la foudre & le trépas:
Tandis que la voix de la gloire,
Dans les feux conduit nos Guerriers,
Et que la main de la victoire
Couronne leurs fronts de lauriers;
Tandis qu'arbitres du tonnerre,
Les François unis aux Germains,
Enſemble s'ouvrent les chemins
De la Pruſſe & de l'Angleterre;
Nous verrons vos paiſibles mains
Fermer le temple de la Guerre,
Enchaîner la paix ſur la terre,
Et rendre heureux tous les humains.
Nous vous verrons, à ma Patrie,
Unir ces ſuperbes Bretons

Dont nous admirons l'industrie,
Et qu'à regret nous combattons.
Nous vous verrons, nouveau Mécene,
Et même Horace quelquefois,
Elever aux plus hauts emplois,
Les heureux Chantres de la Seine,
Et les charmer par votre voix.
Une abondance légitime,
Va circuler dans nos Cités;
Les Arts, soudain ressuscités,
Prendront le vol le plus sublime:
Le Commerce banni des Mers,
Que trouble le Dieu des ravages,
Rapportera sur nos rivages
Les richesses de l'Univers.
La Religion triomphante
De l'artifice des méchants,
Ranimera les tendres chants
De la piété renaissante;
Terrassera l'audacieux,
Couronnera les vœux du Juste,
Et, jusques au plus haut des Cieux,
Elevera sa tête auguste.

BLIN DE SAINMORE.

EPITRE
A M. LE C. DE B***

Après sa Retraite du Ministere.

DAIGNEZ excuser la licence
Que, dans ses transports ingénus,
Le moins connu des inconnus
Prend vis-à-vis votre ÉMINENCE,
D'oser lui porter les tributs,
Qu'à vos talens, qu'à vos vertus,
Doit offrir tout être qui pense.

NON, ce n'est point à la grandeur,
A la puissance, à la splendeur,
Que j'offre mes foibles adages :
Et le poison adulateur
Jamais n'infecta mes hommages;
Mais de loin votre adorateur,
De vos Ecrits admirateur,
Au modele des heureux Sages,
A votre Muse, à votre cœur,
A vos sentimens purs, sublimes,

Je préſente, en ces minces rimes,
Un encens pour vous peu flatteur.

Ministre, je vous félicite
Aujourd'hui de ne l'être plus;
D'être affranchi de la pourſuite
Du Courtiſan qui ſollicite,
Par mille placets ſuperflus,
Des graces, des faveurs d'élite,
Pour des ſervices prétendus,
Et le plus ſouvent mal rendus.

Votre bonne étoile s'acquitte;
En vous rendant la faculté
De faire votre volonté:
Eh! quel Philoſophe ne quitte
Pour un bonheur ſi ſouhaité,
Une gênante autorité,
Qui flatte moins qu'elle n'agite?

Au Poſte où vous avoient porté
Tous les genres du vrai mérite,
On eſt fort craint, fort reſpecté:
Des clients nombreuſe eſt la ſuite;
Mais on y perd ſa liberté.
Au ſurplus, la liſte eſt petite
Des bons amis de qualité.

D'AILLEURS, dans la plus haute place;
Trouve-t'on la réalité
Du vrai bien, que le bon Horace,
Et tous les Menins du Parnaſſe,
Ont éternellement chanté;
Par un trait ſouvent répété,
Toujours plein de goût & de grace;
Bientôt il vous ſera cité.

QUE de veilles, que de fatigues
Ne troubloient point vos plus beaux jours,
Pour développer tant d'intrigues,
Pour cavèr de furtifs diſcours,
Diſſiper mille ſourdes brigues,
Concilier tant d'intérêts;
Et rompre les obſcures ligues
Que tramoient des complots ſecrets?

DANS ces piéges que ſçavent tendre
La ruſe & les ſophiſmes vains,
Ou pour corrompre, ou pour ſurprendre
Les cœurs, les eſprits les plus ſains:
Votre franchiſe droite & pure,
D'un coup d'œil profond & léger,
Par ſa marche facile & ſûre
Perçoit tout l'art de l'étranger.

Dans leurs projets, dans leurs systêmes,
Vous imposiez à nos voisins:
Vous éludiez leurs stratagêmes,
Tandis que, prévenant leurs fins,
La sagacité de vos vues
Barroit les routes inconnues
Qu'ouvroient leurs obliques desseins.

Vous étiez tout à la Patrie,
Et vous n'étiez jamais à vous:
La gloire a des momens bien doux!..
Mais cette gloire si chérie
Des Ministres & des Héros,
N'est qu'une fleur toujours nourrie,
Loin des myrtes & des pavots.

» Heureux, dit l'Ami de Mécene,
» Celui qui sçait vivre pour soi,
» Qui ne reconnoît d'autre loi
» Que le doux penchant qui l'entraîne,
» Qui ne cede qu'à ses desirs:
» Qui, loin des embarras du monde,
» Jouissant d'une paix profonde,
» N'a d'affaire que ses plaisirs!

Cette aimable Philosophie
Ne se prend point dans nos Traités
Avec l'antique Germanie,

Ni dans la généalogie
De tant de Souverains, entés
Sur les Rejettons transplantés
Du Conquérant de l'Ausonie.

Les abstraites discussions
Des droits suspects des Nations,
Les Alliances & les Titres,
A chercher dans des monumens,
La plupart détruits par le temps,
Dans des Chartes, dans des Regîstres,
Que bien des fois les plus sçavans,
Ne constatent que sur des vitres,
Sur des cloches, sur des tombeaux,
Ou sur quelques douteuses litres
Empreintes de vieux panonceaux, ...
Telle est, sur de sombres Bureaux,
Bien souvent la tâche où s'applique
Un Maître de la Politique,
Pour accorder des Rois rivaux.

Oh! que ces mots froids de Diete,
De Congrès, de Junte secrete,
Sont barbares sur l'Hélicon!
Et que la diffuse Logique,
Dont un Agent grave se pique,
A peu de cours chez Apollon!

De cette ténébreuse étude
Que n'inspirent point les neuf Sœurs,
Vous allez perdre l'habitude,
En laissant à vos Successeurs,
Au prix de vos doctes sueurs,
Un travail moins sec & moins rude.

Vous rentrez dans vos doux loisirs,
Vos jours tissus de vrais plaisirs,
Dans le calme & dans l'opulence,
Du succès de tous vos desirs,
Répondent à votre ÉMINENCE.

Reprenez ces nobles crayons,
D'où partoient les brillans rayons,
Dont l'expression vive & pure,
Sçait réaliser même encor,
Par votre magique peinture,
Tous les biens que, dans l'âge d'or,
Cybelle offroit à la Nature.

Peignez-nous cette volupté
Qui fait la gloire, la sagesse,
Et du Lycée & du Permesse :
Sur laquelle l'homme entêté,
Par l'appas de l'oisiveté,
Prend trop facilement le change :

Faites-nous aimer la vertu,
Si digne de notre louange ;
Par votre muse, confondu
Le vice à ses pieds abattu,
De nos illusions la venge.

Chantez la franchise & l'honneur,
De la raison toujours compagnes ;
Les plaisirs purs, le vrai bonheur,
L'innocence de nos campagnes,
Et tant d'autres attraits divers
De la félicité des Sages,
Que, dans vos magnifiques Vers,
Solemniseront tous les âges.

Par votre lyre & vos hautbois,
Rappellez ces Grâces naïves,
Si séduisantes & si vives,
Que vous embellites cent fois,
Tantôt sous l'ombrage des bois,
Tantôt sur l'émail de nos rives :
Mais que l'esprit morne des Loix
Depuis long-temps rend fugitives,
A l'aspect du Trône des Rois.

LE RETOUR D'APOLLON.

A M. LE C. DE B***

QUAND Apollon quitta les Cieux,
Il apprit aux Bergers à chanter sur la lyre,
Et les échos se plaisoient à redire
De son luth enchanteur les sons harmonieux.
Il trouva le bonheur dans ce désert sauvage.
Se plaire en tous les lieux est le secret du Sage:
Triomphant, il revint s'asseoir au rang des Dieux;
Là, faisant plus d'heureux, il le fut davantage;
Il versa ses bienfaits sur cent Peuples divers:
Il avoit fait le bonheur d'un Village,
Mais il fit dans les Cieux celui de l'Univers.
On dit aussi, si l'on en croit l'Histoire,
Qu'il fut sensible aux vœux des plus simples mortels,
Et qu'il n'oublia point, au faîte de la gloire,
Ceux qui, dans sa retraite, encensoient ses autels.

O vous, en qui l'Europe admire
Le ſçavoir & le rang, l'eſprit & la bonté,
Illuſtre CARDINAL, c'eſt à vous de me dire
Si c'eſt la fable, ou bien la vérité.

Blin de Sainmore.

VERS

*Pour mettre au bas du Portrait de S. E. M. le C. de B******

Les Talens, la Naiſſance & l'éclat du génie,
Ont fait ſeuls toute ſa grandeur ;
C'eſt dans les vertus de ſon cœur
Que les François liront l'Hiſtoire de ſa vie.

L'Abbé de Reyrac.

FIN.

PQ 1957 B45 1767 v.2
B[ernis, François Joachim d
Pierre de, comte de Lyon,
Cardinal]
Oeuvres complettes de M.
le C. de B *** Dernière éd

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY